

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 871

MONTREAL, 12 JANVIER 1901

5c LE No



BEAUX-ARTS.—AICHA.—Tableau de Mme Lucas-Robiquet



MONTREAL, 12 JANVIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{re} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

Question sociale

LE 19^{ÈME} SIÈCLE

Le dix-neuvième siècle a été surnommé le siècle de lumière. Certes, nous ne sommes point pour lui disputer ce titre pompeux, nous croyons sincèrement qu'il l'a mérité, non pas sous tous les rapports cependant, car, si nous envisageons ce qui s'est passé sur notre planète tournaute depuis quelques années, nous courrions grand risque d'être dans l'erreur. Ne voyons que ses lumières... au risque d'en être éblouis !!!

Prenons en particulier, la condition sociale des peuples. Nous avons fait dans ce siècle un grand pas vers cet idéal que nous rêvons : le bien-être général, ou pour mieux dire, l'abolition de la vie de l'esclave pour une existence plus en rapport avec la nature humaine.

En considérant quel travail faisaient nos pères à l'aurore de ce siècle, qu'emporte le temps dans la région de l'oubli, on peut se dire :

O mon siècle ! je t'aime !...

Au lever du soleil on les voyait déjà à l'ouvrage, et le soir quand la nuit enveloppait de son manteau sombre les riantes beautés de la nature, ils songeaient à peine à se donner un repos bien mérité. Leur maigre salaire, qu'on trouvait parfois moyen de rogner—on se ressent encore aujourd'hui de ces actes arbitraires—était juste assez élevé... pour crever de faim.

De nos jours, l'ouvrier n'a qu'une journée de dix heures à donner, et même en certains endroits le travail n'est que de huit heures. Le nombre de ceux qui ne doivent fournir que huit heures est si restreint, qu'on peut facilement les compter, c'est toujours un bon point en faveur du grand siècle...

Quant à son salaire, s'il ne lui permet pas toujours de faire des économies, il met du moins l'ouvrier en mesure de vivre convenablement.

* * *

Si nous pouvons attribuer à cette période un certain progrès, il faut néanmoins constater qu'il a inventé de nouveaux besoins impérieux en rapport avec ces progrès : l'instruction est une de ces nécessités. Et certes, c'est la plus coûteuse ; un pauvre père de famille qui fait donner à ses enfants une instruction même élémentaire, s'aperçoit à la fin qu'il a dépensé une petite fortune qui aurait pu lui être un soulagement en ses vieux jours. Mais comme on n'a rien sans sacrifice, on est en mesure de dire que l'enfant a grandi dans les principes de probité qu'enseigne la religion ; douce consolation qui rémunère grandement des privations sans nombre qu'on a endurées.

Celui qui ne sait ni lire ni écrire aujourd'hui, est inévitablement condamné à mener une vie misérable,

et se trouve, souvent, bien près de la plus grande détresse. Pour vivre il faut savoir, connaître. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet de l'instruction.

Mais, si nous avons fait des progrès, devons nous pour cela nous arrêter en si beau chemin?... Aide-toi, le ciel t'aidera, nous enseigne la Sagesse. N'avons-nous pas pour nous le grand Pontife de l'Eglise?... Quoi qu'en disent ces gens qui ne font métier que d'essayer à renverser la Croix, l'Eglise notre bonne mère nous protège toujours. Si l'ouvrier est maltraité, le vicaire de Jésus-Christ fait entendre sa voix pour ramener au devoir ceux qui osent méconnaître ce devoir. Oui, toujours, le saint Pontife a su garantir le faible contre ses nombreux oppresseurs. Car, suivant les maximes saintes de Jésus :

"Plutôt que les palais il bénit les chaumières..."

* * *

Nous ne sommes pas de ceux qui croient à l'égalité de tous ; car si nous pouvions arriver à cet état de choses, l'homme connaîtrait le bonheur parfait, ce serait le paradis sur la terre, et il oublierait bientôt l'Auteur de l'univers. Il faut que l'homme souffre, c'est la douleur qui élève son âme vers son Créateur. Il lui faut l'autorité, qu'on agite les peuples de toutes les manières imaginables aux mots retentissants de "Liberté, Égalité et Fraternité" : toujours il leur faudra des chefs, des gouvernants. L'égalité est un vain mot sur terre ; nous la trouvons seulement dans la mort.

Est-il interdit de chercher à se rapprocher d'une certaine égalité ?

C'est de haute sagesse que de chercher à améliorer son sort autant que possible.

Il faut que l'ouvrier s'élève encore, il ne doit pas rester inactif sous l'étreinte mortelle de cette masse opulente qui l'écrase : spéculateurs, monopoleurs éhontés qui volent l'ouvrier et s'enrichissent de ses sueurs.

* * *

L'ouvrier est l'âme de la société ; c'est lui qui amène la prospérité et la richesse dans son pays. Rien sur notre globe ne se façonne sans que sa main puissante y ait touché, et cependant, combien peu il est respecté. On cherche, par tous les moyens, à lui enlever ce qu'il a pu acquérir par son travail ardu.

Est-ce qu'on respecte l'ouvrier lorsqu'on veut le contraindre à aller égorger des frères qui ne demandent qu'à vivre paisiblement du fruit de leur labeur?... Oh ! ces messieurs qui viennent profaner les mots de patriotisme et d'honneur, en causant à l'avance les bénéfices énormes qu'ils pourraient retirer de cette tuerie générale ; ceux-là ne connaissent que les sons du vil métal qu'ils convoitent si ardemment, mais la voix de la conscience, fi donc... il y a longtemps qu'elle est éteinte ! C'est pour gonfler leurs goussets qu'on les voit brailler sur les hustings et déclamer piteusement leurs harangues au peuple.

Certes, l'ouvrier aime sa patrie, mais son amour est trop élevé pour le faire marcher tête baissée à la boucherie où on le convie, et où les spéculateurs s'empareront des richesses pour inventer de nouvelles misères au peuple.

Il sera le premier à défendre son sol natal si jamais il était menacé, mais ce ne sera pas en calculant les chances de s'enrichir ; son patriotisme sera plus noble ; dans son village, il a quitté un trésor plus beau : sa famille qu'il aime et qui prie pour lui.

Race adoratrice du veau d'or, trop souvent vos instincts de convoitise, ancrés dans votre cœur, vous font méconnaître ces sentiments sublimes. L'ouvrier, lui, ne pense qu'à sa famille ; toutes ses ambitions sont pour elle.

Ah ! quand la douleur est venue frapper à son cœur, il a vu une main aimée tendue vers lui. Quand, en proie au découragement, des paroles douces sont venues le consoler, il a repris courage : et, de cette douleur supportée à deux, est né l'amour de la Patrie. Voilà le vrai patriotisme tel qu'il doit être compris : le foyer, l'autel. *Pro aris et focis.*

Je ne puis clore cet article sans citer ces mémorables paroles de Bernardin de Saint-Pierre :

Hélas ! les biens nous ont été donnés en commun, et nous n'avons partagé que les maux... Partout l'homme méprise la main qui file ses habits, et qui laboure pour lui le sein de la terre ; partout il estime qui le trompe, et révere qui l'opprime... La nature n'avait donné qu'à lui d'entrevoir qu'il existât un Dieu, et des milliers de religions inhumaines sont nées d'un sentiment si simple et si consolant...

Et pourtant l'homme est un être raisonnable. Cette raison, hélas ! si elle n'est pas guidée par le flambeau de la foi, devient une nullité et s'égarera inévitablement du droit chemin, parce qu'alors ce n'est plus la voix de l'âme qui donne l'impulsion au cœur, c'est la passion qui commande en souveraine ; et comme la passion ne règne que sur la matière, c'est d'elle que nous viennent tous nos maux.

C'est par elle aussi qu'on traite le pauvre ouvrier comme une bête de somme à laquelle on jette une maigre pitance, croyant avoir par là rempli les engagements sacrés que dicte la charité chrétienne.

Enfin, c'est par la passion qu'on forme ces monopoles effrayants qui écrasent l'ouvrier.

RÉNÉ SAINTE-FOYE.

Saint Henri, août 1900.

UN LIVRE CANADIEN

"L'EXODE DES CLASSES DIRIGEANTES A LA CESSION DU CANADA," PAR L'HON. JUGE BABY, MONTREAL.

Nous lisons dans le *Paris-Canada* :

Un érudit distingué, M. le juge Baby, vient de détruire une légende qui avait été acceptée par tous nos historiens, Bibaud, Garneau, Ferland. Tous admettaient que "les seigneurs, les lettrés, les gens du haut commerce quittèrent le Canada lors de la cession du pays à l'Angleterre." Il ne serait resté au Canada que le clergé et les paysans.

Cette légende n'était pas sans simplicité, ni grandeur. Un peuple composé uniquement de paysans, vivant de la terre, et de pasteurs, occupés seulement du ciel, ce serait là une origine dont il y aurait lieu d'être fiers ; et c'est sans doute pour cela qu'on l'avait si aisément acceptée.

Si l'on pouvait à son gré choisir ses ancêtres, c'est bien parmi ces braves habitants que plus d'un d'entre nous irait prendre les siens, car de toutes les classes de notre Société, c'est la meilleure, la plus forte, celle qui, en conservant ses vertus d'origine, a mieux adapté à ce fonds primitif les larges ouvertures des temps nouveaux. Ces paysans de France qui, au cours du dix-septième ou du dix-huitième siècle, ont quitté le sol natal pour cette terre lointaine et quasi-inconnue, y faisant tour à tour métier de soldat et métier de défricheur, semant sur les deux rives du Saint-Laurent ces villages qui portent encore des noms français et gardent une physionomie particulière, que nulle part ailleurs on ne retrouve, ce sont dans leur genre de nobles aïeux. Qui ne serait heureux de penser qu'il y a parmi eux quelqu'un dont vous descendez, et qu'en remontant jusqu'à lui on ne retrouve que figures pareilles à la sienne ?

Grâce à M. Baby et à ses curieuses recherches, nous savons aujourd'hui que bon nombre de seigneurs, hommes de profession, commerçants, se joignirent à ce noyau de population, restèrent ou revinrent au Canada partager le sort des Canadiens. Notre population ne perdit pas, comme on le croyait, ses chefs naturels. L'auteur, après avoir compulsé bien des documents, des lettres, a reconstitué une longue liste de nobles et de bourgeois restés fidèles à leur nouvelle patrie. Peu de notaires, entre autres, retournèrent en France. Sous le régime français, la profession d'avocat était inconnue : les huissiers, gens instruits, remplissaient les fonctions d'avoués et de représentants des parties en cause devant les tribunaux, ajoute M. Baby. Il ne faut donc pas s'étonner si on ne trouve pas d'avocats à côté des notaires, comme d'ordinaire. Mais d'où vient alors ce goût de l'éloquence, ce don de la parole, qui comptent parmi nos attributs

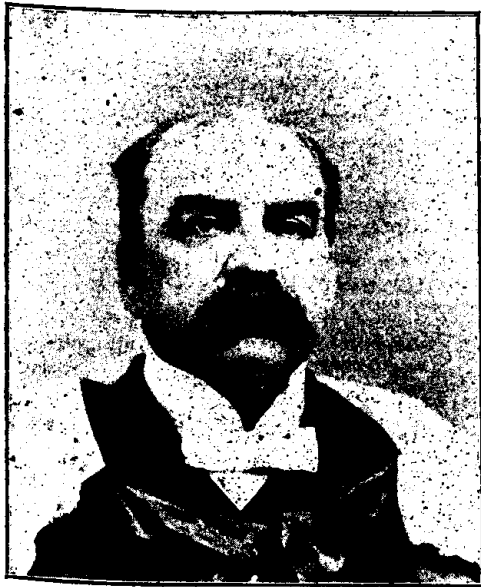


Photo. Laprés & Laverne

L'HON. JUGE A. OUIMET, DÉCÉDÉ

L'abondance de la parole ! du Midi sans doute, de la Gascogne peut-être ; quant à l'amour des procès, la Normandie suffit à l'expliquer.

La conclusion de l'étude de M. Baby est à citer tout entière :

Il n'entre pas dans notre cadre d'étudier si les hautes classes canadiennes ont failli à la tâche qui leur incombait au moment si critique de la cession du pays. Nous n'avons voulu faire voir qu'une chose, à savoir : qu'elles n'ont pas émigré. Mais, ce que nous pouvons ajouter avec justice, c'est qu'elles ont contribué énormément à la prospérité du pays en aidant, avec une entente parfaite, le clergé à faire accepter, sans aucune secousse, le nouveau régime. Ce rôle était peut-être assez effacé, obscur même, mais il n'en était pas moins dicté par un patriotisme de bon aloi, on ne saurait le nier.

Nous l'avons constaté d'ailleurs, — position oblige, — chaque fois que les événements mettaient en péril la chose publique, et demandaient de leur part une manifestation modeste, mais réelle de leur patriotisme et de leur bravoure, la noblesse, les notables, en un mot, les classes élevées et instruites du Canada, étaient les premières à répondre à l'appel, si toutefois elles l'attendaient, pour remplir leur devoir envers leur pays et leurs compatriotes.

Il faut remercier le savant magistrat d'avoir ainsi rétabli la vérité historique et remis en pleine lumière un fait désormais incontestable qui restitue à notre population sa physionomie complète. Il faut le remercier aussi d'avoir mis de nouveau en relief les services rendus par les classes dirigeantes dans les temps qui suivirent la conquête. A chacune de ces épreuves, on voit reparaitre les noms de cette noblesse canadienne, aujourd'hui un peu effacée, qui sous le régime français avait brillé sur les champs de bataille ; et cela seul aurait dû mettre les historiens en garde contre l'erreur que M. Baby vient enfin de mettre à néant.

Obéissant à ses affinités naturelles, la noblesse s'est plus aisément rapprochée du nouveau régime que les autres classes ; il lui en a moins coûté de se mêler aux vainqueurs, en fréquentant la nouvelle Cour.

Elle y a compromis un peu sa popularité et tout a fait sa fortune. Mais à cette distance des événements, on apprécie mieux son rôle, on lui rend plus aisément justice ; de concert avec le clergé, elle a servi de tampon entre deux forces contraires, la force d'absorption et la force de résistance ; elle a fait fléchir les rigueurs du sort et rapproché de nous la Métropole plus accessible à la sagesse que les partis.

Ainsi, par son esprit plus politique que celui de la masse, ses mœurs moins hautes, elle a fait contre-poids à l'intransigeance des patriotes. Sans elle, le courant hostile au nouveau régime nous aurait entraînés trop loin, et nous serions tombés dans le gouffre américain qui s'ouvrait à la frontière.

HECTOR FABRE.

MORT DU JUGE A. OUIMET

Son Honneur le juge Alphonse Ouimet, qui vient de mourir, était le fils de feu Louis Ouimet et de Marguerite Goulet. Il était né à Saint-Eustache, le 17 novembre 1845. Il avait fait ses humanités au collège Sainte-Marie de Montréal, et avait été admis à la pratique du droit en 1868. Pendant quelques années, il a exercé avec l'hon. J.-A. Ouimet, aujourd'hui juge de la Cour du Banc de la Reine. En 1878, il a reçu le titre honorable de docteur ès-lois. En 1883, M. Ouimet a été nommé secrétaire de la commission chargée de faire une enquête dans le service civil de la province de Québec. Il fut plus tard l'un des commissaires chargés de consolider et reviser les statuts du Canada, commission spéciale avec instruction de s'enquérir des causes de la rébellion du Nord-Ouest, et président du comité qui a étudié les demandes en compensation résultant de cette rébellion. Il fut nommé, en 1886, juge puîné de la Cour Supérieure de la province de Québec, avec siège dans le district de Richelieu. En 1894, il a agi en qualité de juge assistant de la Cour du Banc de la Reine.

M. Ouimet était conservateur en politique et s'était



Mlle CHAUVIN

porté candidat dans le comté de Laval, à l'élection provinciale de 1875. Il avait épousé Mlle Elmira, fille de feu F. Poirier, de Montréal.

Il est décédé le 19 décembre 1900.

COLONS ET BUCHERONS

On a cru jusqu'à présent qu'il y avait un antagonisme nécessaire, fatal, entre le défricheur et le marchand de bois, et on les a constamment opposés l'un à l'autre, parce qu'il était d'usage d'en agir ainsi, et parce que la routine, qui commande aux idées comme aux pratiques dans notre pays, le voulait de la sorte. L'industrie forestière, que l'on a toujours regardée comme indépendante de la colonisation, qu'on a même crue lui être hostile, a non-seulement des rapports intimes avec elle, mais lui est même subordonnée. C'est en effet par l'extension de la colonisation, seulement qu'on arrivera à régler l'exploitation forestière, à la rendre fructueuse et profitable, au lieu de la laisser n'être qu'une pure dévastation, qu'un véritable brigandage, comme elle l'est trop souvent. Le colon au lieu d'être pour le commerçant de bois un ennemi traditionnel, ou du moins un obstacle, lui est un secours précieux. Il le dispense d'entretenir ces fermes dispendieuses, qui sont nécessaires dans toutes les grandes exploitations forestières, pour alimenter sur place des armées de bûcherons, des chevaux, des bestiaux, des moutons et des porcs en grand nombre.

ARTHUR BUIES.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Enfin, nous sommes heureux de constater que le volume de l'Ecole Littéraire, de Montréal, vient d'attirer l'attention des plus grands lettrés de France. Après avoir passé presque inaperçu parmi nos compatriotes, que les œuvres littéraires laissent trop indifférents, ce recueil semble avoir un meilleur sort à Paris, où l'on s'y connaît. Cette nouvelle ne peut manquer de plaire à nos lecteurs qui ont vu, ici-même, débiter la plupart des jeunes qui ont collaboré à cet ouvrage.

Nous détachons, du rapport fait à la séance annuelle de l'Académie, par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, l'éloquent passage qui suit :

Et pourquoi ne dirais-je pas, à ce propos, l'émotion que nous avons éprouvée lorsqu'un jour, parmi les livres qui nous viennent d'un peu partout, nous en avons trouvé un qui portait pour épigraphe ces mots : "A la France, à la mère-patrie, ce livre est dédié." Il nous arrive du Canada. A Montréal, dans ce château de Ramezay, où résidèrent M. de Montcalm et M. de Lévis, quelques amis des bonnes lettres se réunissent une fois par semaine. Ils viennent y cultiver en commun le seul bien que nous leur ayons laissé, quand nous les avons si misérablement abandonnés : notre langue. Ils s'entretiennent ensemble, ils lisent les ouvrages qui leur viennent de chez nous, et quelquefois ceux qu'ils ont faits eux-mêmes. D'un choix de ces lectures ils ont composé un volume qu'ils appellent *les Soirées du Château de Ramezay*, et, en nous l'envoyant, ils réclament notre indulgence. "Les fleurs sacrées des bords de la Seine, disent-ils, que nous voulons cultiver ici, ont à souffrir de la neige et des grands vents ; pourtant, si elles sont chétives, l'espèce en est bonne, elles s'acclimateront ; nous verrons à ce qu'elles ne meurent pas." Certainement, elles ne mourront pas. Ceux qui les soignent sont des gens d'esprit, qui ne les laisseront pas périr. Applaudissons, messieurs, à ces efforts d'une race énergique et fidèle pour conserver son idiome qui fait sa nationalité, et qu'à travers l'Océan la vieille France envoie ses encouragements et ses souvenirs à cette France lointaine.

LES PREMIÈRES AVOCATES DE FRANCE

(Voir gravures)

Mlle Chauvin et Mme Petit, femme d'un avocat, ont été les premières à prêter le serment qui leur permet maintenant de pratiquer la profession d'avocate dans la république française. Cette victoire féminine est due à l'énergie et à la constance de Mlle Chauvin qui, depuis trois ans, n'a cessé de remuer ciel et terre pour amener ce résultat. Nous avons hâte de voir l'effet produit par la plaidoirie d'une jolie avocate sur un jury laid.

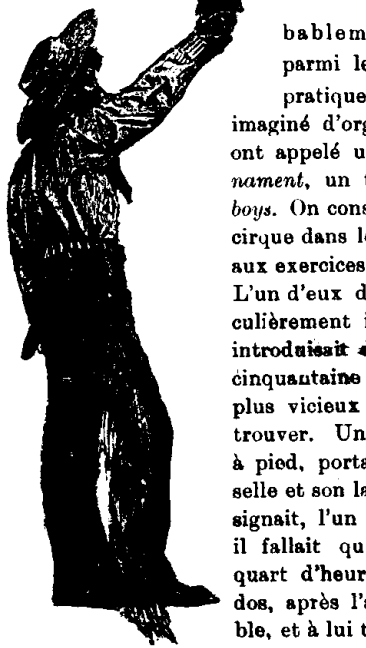


Mme PETIT

Petite Chronique des Voyages

COW-BOYS

L'adresse avec laquelle les *cow-boys* ou gardes de troupeaux du Far-West américain se servent du revolver est fameuse. Ils ne sont pas moins habiles à manier le lasso. Voici d'après le *Stock Journal*, la description d'une petite fête qui per mettra d'en juger par soi-même. Les *ranch-men* des environs



Cow-boy du Nouveau-Mexique

Le lasso est fort utile aux *cow-boys* pour lier les chevaux avant de les marquer au fer rouge. Cette opération a lieu dans un corral, enceinte circulaire assez semblable à une piste de cirque.

Au milieu se tient un *boy*, à cheval, debout sur ses étriers ; il fait tourner autour de sa tête le lasso en cuir tressé dont l'extrémité est fixée au pommeau de sa selle. Lorsque un poulain est introduit dans l'enceinte il se met à en faire le tour au galop. Mais dès ses premières foulées la boucle du lasso vient en sifflant s'enrouler autour de son col ; l'animal saute en arrière, le nœud se serre, ses naseaux se gonflent, il tombe comme une masse. On lui attache aussitôt les pieds et on lui applique le fer rouge qui doit imprimer à jamais sur son épaule les initiales ou l'emblème adopté par son propriétaire.

Quand il s'agit d'un cheval, le lasso est lancé de manière à ce que la boucle arrive horizontalement, et tout près de terre, au moment où les deux pieds de devant sont en l'air : en retombant sur le sol, ils s'engagent dans le nœud, qu'on resserre brusquement ; deux ou trois hommes s'attellent alors à la corde, l'animal fait des bonds énormes, interrompus parfois par une culbute complète ; puis il finit par tomber sur le flanc.

Où la difficulté est plus grande, c'est lorsqu'on a affaire à des trotteurs qui n'ont jamais qu'une jambe en l'air à la fois. Voici la façon vraiment étonnante dont les *ropeurs* ou jeteurs de lasso en viennent à bout. Ils commencent par lacer un pied de l'animal, ce qui est relativement aisé, puis, sans tirer sur le lasso, ils attendent. Au bout de quelques instants le cheval s'arrête. Alors, d'un coup sec du poignet, ils font une boucle par terre devant la bête qui se trouve prise au moment où elle y pose son second pied.

Dans un de ses amusants récits de voyage en Amérique, le baron de Mandat-Grancey cite un exemple d'adresse et de sang-froid encore plus extraordinaire.

Un *boy* cherchait une vache égarée. Il l'aperçut du haut d'une colline et descendit vers elle au grand galop en faisant tourner son lasso au-dessus de sa tête, comptant la lacer en arrivant près d'elle. La vache avait une singulière attitude : elle semblait de loin comme paralysée. En arrivant à trois ou quatre pas, le *boy* aperçut une énorme panthère en arrêt, qu'il

n'avait pas pu voir plus tôt parce qu'elle était cachée par un rocher, et qui de son côté, ne l'avait pas entendu tant elle était absorbée par la vue de la vache. Le *boy* ne perdit pas la tête : au lieu de lacer la vache, il laça la panthère et revint triomphalement en la traînant derrière lui. Elle avait onze pieds de long. Il paraît qu'il avait fait là quelque chose d'extrêmement difficile, et qu'il avait neuf chances contre une de manquer son coup, à cause de la conformation de la panthère, dont la tête, toute ronde, n'offre presque pas de prise au lasso.

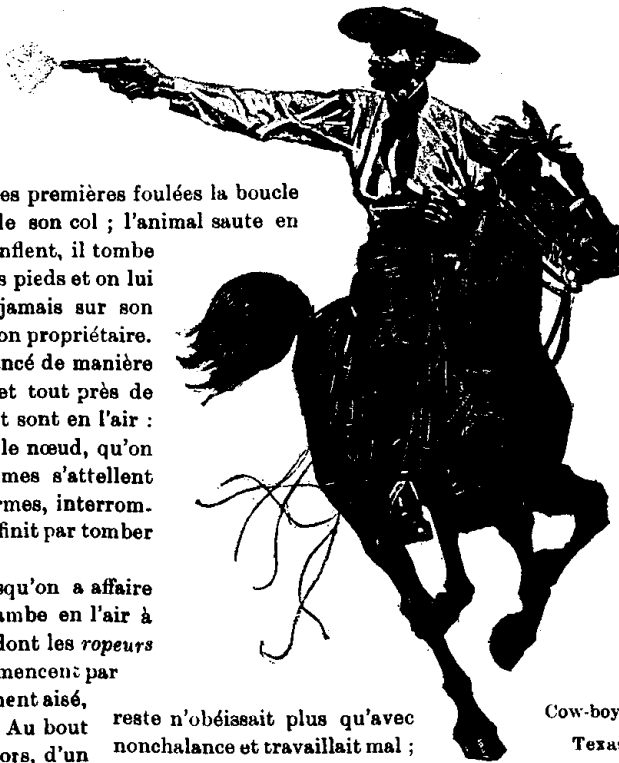
HISTOIRE MERVEILLEUSE

C'est une histoire merveilleuse entre toutes, et très véridique cependant, que celle du Chinois Wang-Tsai, qui vivait dans le temps jadis, bien avant la dynastie illustrée des Tchang, alors que la Terre Céleste était encore habitée par les Demi-Dieux et les Génies. Les vieilles femmes la content aux jeunes filles, lorsque, dans la saison où l'on cueille le thé, des veillées se tiennent à la lumière nébuleuse des multicolores lanternes, sous les hauts bambous où la brise de nuit passe avec un mystérieux froissement de feuilles.

Alors un grand silence se fait parmi les caquets rieurs et l'on n'entend plus que la voix saccadée des rossignols chantant la gloire des étoiles, ou le coassement des grenouilles vertes.

Des guerres sanglantes avaient désolé tout l'Empire. Dans les canaux murmurants des rizières où se baignent les oiseaux en battant des ailes, le sang avait coulé ; sur les plantations de thé brûlées, ce n'était plus que cendre noire.

Wang apprit un jour, par les rapports de ses intendants, que les terres qu'il possédait et faisait cultiver dans une province éloignée avaient été de la sorte dévastées par les Tartares ; une partie de ses serviteurs s'étaient révoltés, beaucoup avaient pris la fuite, le



Cow-boy du Texas

reste n'obéissait plus qu'avec nonchalance et travaillait mal ; bref sa présence était nécessaire pour remettre les choses en ordre. Les dos avaient besoin de sentir sur eux le bâton du maître.

Il décrocha donc son armure de bronze, coiffa son casque plat au masque farouche, endossa sa cotte de mailles, pris son sabre, son arbalète et sa lance, et, quittant sa mère bien-aimée avec laquelle il vivait dans Pékin, se mit en route sur son cheval fidèle, armé de la sorte du crâne à la pointe des pieds ; car les chemins n'étaient pas sûrs, et il y avait à traverser la désolation de bien des montagnes, de bien des forêts profondes où jaguars et brigands régnaient en maîtres. Sans compter les Mauvais-Esprits qui, la nuit, sous la forme men-

teuse de belles nymphes aux yeux verts, se levaient le long des chemins pour enguirlander le voyageur de leurs danses et l'attirer dans les précipices où elle lui mangeaient la cervelle.

C'était, du reste, un homme hardi, nourri dans l'étude des philosophes et qui ne craignait ni Dieu, ni Diable. Il eût rencontré sur sa route Koneï, le nain difforme à la langue de feu, rabougri comme une souche de vigne, qui, au crépuscule, ricane sur les tombeaux et se balance dans les cyprès, qu'il lui eût dit, se campant en face : " Halte-là ! On ne passe pas, mon vieux ! "

Or, comme il traversait, un soir, un grand bois de pins où les rochers épars, fouillés par l'Océan qui, jadis, écumait là, avaient l'air de monstres pétrifiés le regardant avec leurs yeux vides, il s'arrêta tout à coup, stupéfait. A quelques pas devant lui, sur le sol tapissé d'argent par le lichen, deux singes étaient assis, lisant gravement dans un livre. De la patte ils tournaient les pages, et par moments poussaient de petits cris en renuanant la queue ; puis ils se prosternaient, levant les mains au ciel comme pour prier, et reprenaient leur lecture. Le soleil se couchait, cuirvant le tronc des pins, et donnant aux choses des ombres fantastiques.

Wang passa sa main sur ses yeux pour s'assurer que ce n'était pas une vision de fantômes ; puis il banda tranquillement son arbalète, y mit une balle de plomb, ajusta l'un des singes et tira. Le singe reçut la balle dans l'œil droit, d'où un flot de sang jaillit aussitôt. Les deux bêtes lâchèrent le livre, et Wang, se précipitant, le ramassa, tandis qu'elles s'enfuyaient en hurlant.

Mais il eut beau le retourner en tout sens, il ne put rien comprendre à ce qui s'y trouvait écrit ; rien que des lettres inconnues, des barres, des cercles concentriques, des triangles et autres figures cabalistiques, signes effrayants pour qui ne peut les connaître. Il le mit donc dans sa poche, et reprit sa route, ne doutant pas qu'il n'eût affaire à des Esprits.

Arrivé à l'hôtellerie du Dragon Vert, où il avait l'intention de passer la nuit, il conta son histoire, tout en mangeant son riz et en buvant son thé.

L'hôte en fut extrêmement effrayé ; qui sait à quelle vengeance il s'exposait peut-être ? Wang haussa les épaules, et n'en laissa pas une goutte de plus au fond de sa tasse. Cependant parmi les allants et venants, un homme était venu s'asseoir sur une natte tout près de lui ; il tenait la main sur l'un de ses yeux avec une vive souffrance, disant que dans l'obscurité il s'était heurté à une branche d'arbre.

Et tout à coup Wang l'aperçut qui, de l'autre main, s'efforçait sournoisement de lui prendre dans sa poche le fameux livre ; il lui empoigna le bras, mais, si brusquement, reçut dans l'estomac un tel coup de tête qu'il ne revint de son étourdissement que pour apercevoir le singe se sauver à toutes jambes.

Vainement il essaya de le poursuivre, nul n'osant l'aider, et revint se coucher de fort méchante humeur. Il mit le livre sous son traversin et s'endormit, son arbalète chargée près de lui.

Vers minuit, toute la maison fut mise en émoi par des cris lamentables ; comme les autres, Wang se réveilla. Un clair de lune froid inondait sa chambre et blanchissait le sol comme une gelée blanche ; il vit entrer par la fenêtre un des deux singes qui, s'étant agenouillé, lui dit en pleurant :

— Homme, je suis un des Esprits de la forêt ; rends-moi mon livre, je t'en supplie ! Il ne peut être pour toi d'aucune utilité, et pour nous il est sacré. Rends-le-nous ! sinon, malheur à toi !

Pour toute réponse, Wang se baissa vers son arbalète ; mais le temps de tendre la corde et d'épauler, le singe avait disparu. Et toute la nuit, les lamentations errèrent autour de la maison ; l'hôte, épouvanté, le conjura en vain de céder. Il fut inflexible. Plusieurs fois il sortit se mettre à l'affût, mais il ne vit rien.

De grand matin, il sella son cheval qui piaffait déjà, sauta dessus, et hop ! et hop ! il galopa toute la journée plein d'insouciance. Quinze jours après, étant ar-

ré, il enferma le livre dans un meuble, et n'y pensa plus.

* *

Cependant les années passèrent.

A force de travail et de coups de bambou, Wang avait non seulement réparé le dégât, mais décuplé ses revenus, acheté de nouveaux terrains qu'il faisait défricher et planter. La peine était rude et une surveillance perpétuelle nécessaire. Aussi, comme le pays ne manquait pas d'agrément, Wang songeait à faire venir près de lui sa mère chérie, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

Mon fils ! un oncle de ton père, que ni toi, ni moi ne connaissons, vient de mourir en nous laissant une fortune énorme ; hâte-toi de vendre à n'importe quel prix tout ce que tu possèdes là où tu es, distribues-en le produit à des misérables, car le Bouddha aime que le riche fasse l'aumône, et viens me retrouver dans la capitale de l'empire où nul ne sera désormais au-dessus de nous pour la richesse.

Suivait l'expression de sa joie de le revoir, et des grâces au ciel pour tant de bonheur nouveau.

Le porteur du message lui donna toutes les explications désirables ; c'était un vieux serviteur qui avait élevé la jeunesse de Wang, et qui pleura de joie en revoyant, lui aussi, son cher maître.

Il mit donc immédiatement ses biens aux enchères publiques, les céda à vil prix, partagea la somme entre les pauvres, jusqu'à la dernière sapèque, et, sur une jonque superbe qu'il avait frêtée, il se dirigea par eau vers Pékin.

Or, le même jour, sa mère avait de son côté reçu une lettre ainsi conçue :

Ma mère ! Je vous salue. J'ai réalisé une fortune énorme ; hâtez-vous de vendre à n'importe quel prix ce que nous possédons là où vous êtes ; distribuez-en le produit à des misérables car le Bouddha aime que le riche fasse l'aumône, et venez me retrouver. Dans le calme et la paix, nous coulerons ici des jours heureux.

L'excellente femme sentit son cœur tressaillir de joie à la lecture de cette lettre ; elle connaissait depuis longtemps le serviteur qui la lui apportait. C'était l'homme de confiance de son fils ; et elle ne pouvait se lasser de le faire causer, de lui demander des détails. Elle vendit tout, en sema l'argent sur les pauvres gens, les pria de bénir Dieu en son nom et en celui de son enfant et partit.

* *

Wang naviguait depuis huit jours déjà. Béatement étendu sur des coussins à l'avant de son bateau, le coude sous le menton, il s'amusait à laisser glisser dans son autre main les branches de saules au-dessus de sa tête.

C'était l'aube du jour. De légers brouillards blancs voilaient de gaze le front des montagnes, pourpres sous le premier baiser du soleil. Et le ciel, le soleil, les nuages, les montagnes, les saules pendants, tout cela se reflétait dans l'eau limpide où les rames des bateliers faisaient l'imperceptible bruit d'une soie qu'on déchire. Par moment, des bandes de mouettes s'envolaient des roseaux au milieu d'une neige de plumes.

Et Wang rêvait au sort bienheureux qui l'attendait désormais. Plus de surveillance incessamment, de soucis hargneux, de levers hâtifs à cette heure matinale où il est si doux de se laisser aller au fil de ses pensées ; sa vie coulerait aussi calme que le fleuve sur lequel il dérivait. Il aurait un grand parc avec des cloches d'or à ses kiosques et des volières frémissantes luisantes d'oiseaux rares. Dans des coupes d'opale, il boirait du vin parfumé, semé de pétales d'amandiers ; il mangerait des langues de coq et des bosses de dromadaire. Il se perdait dans cette douce rêverie, regardant une barque grossir dans le lointain.

Cette barque se rapprochait peu à peu. Bientôt elle croisa la sienne, il jeta un grand cri :

—Ma mère !

Un autre lui répondit :

—Mon fils !

Les rameurs s'arrêtèrent, on s'aborda, et les premières effusions calmées, les explications commencèrent, chacun croyant que l'autre voulait s'amuser de lui.

—Voyez cette lettre, ma mère !

—Vois la tienne mon fils !

Et, les deux lettres dépliées, chacun se trouva n'avoir dans la main qu'un morceau de papier blanc.

Wang et sa mère se regardèrent ; cela commençait à devenir étrange.

—Qui dis-tu, fils, qui te l'a remise ?

—Lieou.

—Il ne m'a pas quittée.

—Et à vous ?

—Tcheng.

—Il ne s'est pas éloigné de moi.

Une vague terreur s'empara d'eux. Les deux serviteurs jurèrent qu'ils ne comprenaient rien à ce qu'on leur disait.

A ce moment, un ricanement sonna dans l'air et tout le monde vit deux singes s'approcher à la nage de la rive, aborder et se sauver en gambadant. L'un d'eux tenait un livre que Wang reconnut aussitôt. Deux costumes semblables à ceux des deux serviteurs étaient déposés par terre dans chaque bateau.

Alors Wang se prit à pleurer comme un enfant ; puis un grand rire sinistre le secoua. Il se mit à danser en chantant des paroles incohérentes. Brisée de chagrin, sa mère descendit bientôt aux bords où germent les Sept Fleurs et longtemps on vit errer sur les routes le pauvre fou.

Il marchait à quatre pattes, par petits sauts, comme un singe ; parfois, il s'arrêtait, s'asseyait, se frottait le nez avec les doigts et faisait le geste de lire attentivement dans un livre ; puis, soudain, il portait la main à l'un de ses yeux, poussant un cri de douleur et reprenait sa course. La nuit, il dormait dans les vieux fours abandonnés.

Il disparut un jour et personne depuis n'en a plus entendu parler.

PAUL GRUYER.



AU FESTIVAL

La mandoline, un jour, disait au violon ;
" Regarde ce drapeau, fi, le vilain barbon,
—Oui, fit le violon, il est laid, il est sale
Et sa place n'est guère en une belle salle.
Ah ! Ah ! croit-il qu'il peut causer quelque impression !"
Le drapeau, calme et fier, répondit sans passion :
" Jouez vos plus beaux airs, violon, mandoline,
Chantez fortissimo, ou chantez en sourdine,
Montrez-vous tour à tour, on plaintifs, ou rieurs,
Il vous faut tout cela pour émouvoir les cœurs.
Moi dont vous vous moquez, moi qui n'ai rien pour plaire,
Qui suis vieux et qui ai l'aspect d'un pauvre hère,
Pour émouvoir les cœurs et les faire vibrer,
Sachez-le mes amis, je n'ai qu'à me montrer.

LES TÊTES MOMIFIÉES DES INCAS

Les très belliqueux guerriers incas avaient pour coutume de suspendre à leurs selles les têtes de leurs ennemis vaincus ; mais avant de procéder à cette suspension, ils avaient soin de faire subir à de tels trophées des préparations destinées à les rendre moins encombrants, tout en permettant de les conserver indéfiniment. Les têtes étaient donc soumises, aussitôt après la décollation, à une série d'opérations, par lesquelles les os du crâne étaient tout d'abord enlevés ; le reste était ensuite trempé dans certains liquides, soumis à l'action de la chaleur ; bref, il en ré-

sultait une tête réduite à de toutes petites dimensions, ayant conservé les traits généraux du visage primitif, et dont la matière dure et racornie pouvait se conserver sans aucune altération nouvelle.

L'élégant palais de l'Équateur de l'Exposition nous offre des spécimens de quelques-uns de ces trophées de guerre et nos lecteurs trouveront ci-jointe la reproduction du plus remarquable d'entre eux. Les données principales de cette tête sont : hauteur, du sommet du crâne à la naissance du cou, 12 centimètres ; tour de la tête, 27 centimètres ; longueur des cheveux, 90 centimètres. Elle provient des provinces orientales de l'Équateur et remonte à une date qu'on ne saurait préciser avec quelque certitude.



Vue de trois-quarts Vue de profil
La tête momifiée d'un Inca

Ces têtes momifiées des Incas sont d'une grande rareté, et il est peu de musées qui en possèdent. Elles atteignent un prix élevé, même à l'Équateur, et quand on en découvre quelqu'une dans le pays, elle est aussitôt vendue aux collectionneurs qui se l'arrachent à prix d'or. Il en est qui ont ainsi atteint jusqu'à \$600 et \$800.

Il y a quelques années, l'hôtel Drouot, à Paris, en vendit une pour 100 dollars et l'acquéreur fut considéré comme ayant fait une excellente affaire.

Il paraîtrait que certaines gens peu scrupuleux de l'Équateur s'étaient, dans ces derniers temps, lancés dans la fabrication des têtes momifiées, achetant des cadavres aux Indiens pour se livrer à cette industrie ; ils étaient même parvenus à des résultats assez satisfaisants ; mais le gouvernement s'émoussa et coupa court à un truquage aussi déplorable par un édit prohibitif. On ne saurait vraiment que l'en féliciter.

On trouve encore au palais de l'Équateur un grand nombre d'objets divers relevant de la curiosité scientifique.

C'est ainsi qu'on y voit une série de bijoux en or, tels que couronnes, amulettes, colliers et autres pièces ayant dû appartenir aux anciens souverains du pays. Cet or est à l'état pur et a été travaillé au marteau, puis découpé. Ces divers objets appartiennent tous au gouvernement de l'Équateur.

Près d'eux, on remarque une riche collection de pièces d'orfèvreries et d'objets en argent filigrané d'une forte jolie facture, mais se rapportant à une époque beaucoup plus récente.

Dans une autre vitrine, est exposée une belle collection d'ancienne poterie et de haches en pierres polie et en bronze provenant de la province de Pichincha. Il y a là des cruches d'un art vraiment digne d'attention. Il s'y trouve également de curieuses petites idoles.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

PETITE QUERELLE DU SOIR

MOI
Fais ta prière, et dors mon ange,
Allons, plus vite, mon enfant...

ELLE
Mère, attends un peu que j'arrange
Tes cheveux noirs que j'aime tant...

MOI
Priez plutôt... Dormez ma fille.
Il est tard, c'est assez de jeux...

ELLE
Mère, la flamme qui pétille
Est moins brillante que tes yeux.

MOI
Démon chéri, fais ta prière,
Pour mon bonheur et pour le tien.

ELLE
Ah ! si j'étais le bon Dieu, mère,
J'augmenterais le tien du mien.

MOI
Obéissez, tendre flatteuse,
Priez... Dormez...

ELLE
Mère, je crois
La musique mélodieuse,
Mais pas si douce que ta voix.

MOI
Prends garde, enfant... crains ma colère,
Je vais...

ELLE
M'embrasser n'est-ce pas ?
—Merci mon Dieu... J'ai prié... Mère,
Laisse-moi dormir dans tes bras.

MME AUGUSTE PENQUER.

L'ODORAT CHEZ LES FEMMES

Beaucoup de gens affirment, comme un axiome, l'égalité absolue des sexes, au point de vue de la puissance physique et intellectuelle comme au point de vue de la finesse des sens.

En ce qui concerne ceux-ci, notamment, le fait semble être tenu pour si incontestable que les traités de physiologie ne se donnent même pas la peine de l'énoncer. On semble le tenir d'avance comme démontré. Un examen très superficiel suffit pourtant pour révéler, à cet égard, certaines différences entre les sexes. Par exemple, le sens du *toucher* est incontestablement plus délicat chez les femmes, prises en général, que chez les hommes ; c'est même ce qui les rend si particulièrement aptes aux travaux d'aiguille les plus minutieux.

Sur le sens de l'*ouïe* et sur celui de la *vue*, aucun essai comparatif n'a été institué qui permette de se prononcer pour ou contre l'égalité des sexes. Mais en matière de *goût*, au sens propre, les hommes paraissent généralement mieux partagés que les femmes. C'est même ce qui fait de l'art culinaire, dans ses plus hautes parties, le monopole toujours incontesté du sexe fort. On voit rarement les femmes se connaître réellement en vins, et si l'on en trouve souvent de gourmandes, il y en a si peu pour correspondre aux gourmets masculins, que le mot n'a même pas de féminin.

Sur le sens de l'*odorat*, enfin, des expériences intéressantes et concluantes ont été faites aux Etats-Unis, par MM. Nichols et Bailey, qui en ont rendu compte à l'Association américaine pour l'avancement des sciences.

Les deux physiologistes avaient choisi un certain nombre de substances fortement odorantes, telles que l'essence de girofle, l'extrait d'ail, l'acide prussique,

le cyanure de potassium, etc. Une quantité déterminée de chacune de ces substances ayant été diluée dans l'eau, une série de flacons était préparée de telle sorte que le premier, contenant, par exemple, un centigramme d'extrait d'ail pour un litre d'eau, la seconde solution fût moitié moins forte que la première, la troisième moitié moins forte que la seconde, et ainsi de suite jusqu'à disparition complète de l'odeur alliée dans la dernière dilution. La série une fois complète pour chaque odeur, les flacons, numérotés en dessous, étaient mêlés, et l'on invitait chaque sujet à les replacer dans l'ordre naturel, en se guidant uniquement par l'odorat. Ce dispositif très simple, a d'abord fait constater de prodigieuses différences dans la sensibilité de l'odorat, selon les individus. C'est ainsi que trois sujets masculins ont été reconnus capables de reconnaître l'acide prussique dilué dans deux millions de fois son poids d'eau, — proportion infinitésimale que l'analyse chimique la plus délicate ne révèle plus.

D'autres, au contraire, ne sentaient plus l'acide prussique à la troisième ou quatrième dilution. Mais le résultat le plus curieux de ces expériences a été d'établir la grande différence qui existe entre les deux sexes pour la finesse de l'odorat. Elles ont porté sur quarante-quatre hommes et trente-huit femmes de toutes conditions, et permettent de conclure qu'en moyenne, l'odorat des hommes est deux fois plus fin que celui des femmes. L'acide prussique, par exemple, cessait d'être senti par toutes les femmes, sans exception, dans vingt mille fois son poids d'eau, tandis que la plupart des hommes le reconnaissaient dans cent mille fois ce poids. L'essence de citron sentie par les hommes dans deux cent mille fois son poids d'eau, n'était reconnue par les femmes que jusqu'à la dilution précédente, c'est-à-dire plus forte du double. Même résultat pour l'ail et pour les autres odeurs. Il y a évidemment là une loi générale, et cette loi va directement contre l'opinion, très répandue, qui attribue aux femmes une finesse particulière de l'odorat, en se basant sur leur goût marqué pour les parfums. Ce goût provient très vraisemblablement, au contraire, de ce qu'elles sentent moins que les hommes et sont, par conséquent moins sujettes à en être incommodées.

Avis aux dames qui en abusent, sans se douter de l'effet désastreux qu'elles peuvent exercer sur leurs admirateurs. Elles doivent désormais se savoir toujours deux fois plus parfumées pour les nez masculins qu'elles ne le sont pour elles-mêmes.

ECHOS

L'héroïsme des femmes boers, qui demandaient des armes et voulaient combattre aux côtés de leurs maris et de leurs fils pour la défense du sol natal, a soulevé dans le monde entier beaucoup d'admiration et un peu d'étonnement. Le courage militaire est cependant, chez les femmes, moins rare qu'on ne pense, et cela ne doit pas nous surprendre, puisqu'elles nous donnent, en tant de circonstances, de magnifiques exemples de vaillance et de fermeté devant la douleur. Sans remonter jusqu'à Jeanno d'Arc, et sans évoquer le souvenir mythologique des amazones, de nombreuses femmes ont affronté la mort sur les champs de bataille. On en cite dans tous les pays ; en France, il y en eut plusieurs qui, pendant les guerres de la Révolution, portèrent l'uniforme, le sabre ou le fusil ; il en est en Allemagne, en Autriche, ailleurs encore, dont on garde et dont on honore le souvenir.

Il y a quelques semaines à peine, on annonçait officieusement que la reine de Hollande remettait " la

bagatelle " de son mariage après l'accomplissement de sérieuses réformes et l'exécution absolue de ses devoirs de souveraine.

Il faut croire que cet absorbant travail est achevé, puisque le " Journal Officiel " de la Haye annonce irrévocablement l'union de la jeune souveraine au duc Henri de Mecklembourg-Schwerin.

Le prétendant le plus sérieux à la main de S. M. hollandaise était le prince Bernard de Saxe-Weimar, qui mourut très rapidement en novembre dernier d'une affection contractée à la chasse.

Le fiancé d'aujourd'hui est encore très jeune, car il n'est que lieutenant au bataillon de chasseurs de la garde prussienne, caserné à Potsdam. Né le 19 avril 1876, fils du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, mort en 1883, et de sa troisième et dernière femme, Marie de Schwartzbourg-Rudelstadt, il est protestant, comme sa future femme.

Point n'est besoin de crayonner ici un portrait de celle qu'on appelle affectueusement, dans ses Etats et en dehors de ses Etats, " la petite reine ". Après avoir été une charmante effigie de timbre-poste et de monnaie, la reine Wilhelmine, qui, née le 30 août 1880, règne depuis le mois de mars 1899, a été une enfant gracieuse et est devenue une jeune fille accomplie, qu'on a pu admirer lors du séjour qu'elle fit à Paris en compagnie de la reine-régente, sa mère. Il y a trois ans.

On se souvient des fêtes brillantes de sa majorité, il y a deux ans, et du discours ferme et vibrant dont elle salua, en 1899, l'ouverture du Congrès de la paix. Souhaitons respectueusement à ce couple auguste et joli de la gloire et du bonheur.

CARNET MONDAIN

On annonce pour janvier, le mariage d'un des premiers employés d'une de nos principales maisons de modes en gros, avec une charmante musicienne de la rue Berri.

Aussi, pour février, le mariage d'un marchand de nouveautés bien connu de la rue Sainte-Catherine-Est, avec une aimable et jolie brunette, sœur d'un curé très distingué d'une importante paroisse de l'Ouest de notre ville.

CONCOURS OUVERT A NOS LECTRICES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

- 1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;
- 2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;
- 3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, sur montée d'un petit miroir, avec monture dorée ;
- 4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;
- 5ème prix : 1 an d'abonnement ;
- 6ème prix : 6 mois d'abonnement ;
- 7ème prix : Deux primes à choisir dans notre liste de primes ordinaires ;
- 8ème prix : Une prime à choisir dans notre liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc. Concourez et faites concourir vos amies.

ICEBERGS

Glaciers, monstres géants, pics que le froid dentelle
Et qui dormez, tordus aux polaires clartés,
Sur vous les feux du jour avec l'astre emportés]
Semblent des lambeaux roux au front blanc d'une stèle.

Cependant, vieux captifs, dans la houle immortelle
Où se crispent, roidis, vos flancs diamantés,
Vous bercez aux moiteurs de vos tons argentés
Le morse aux crocs d'ivoire et la glauque étincelle.

Et même que toujours impassibles et nus
Vous cabrez sous les cieus vos créneaux inconnus,
Flamboyant dans l'éther comme l'acier des lances,

A vos sommets hardis, ô tranquilles écueils,
Vous portez gravement, sur la mer des silences,
La rigidité morne et sombre des cerceuils...

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

PAGES D'AUJOURD'HUI

L'HOMME D'ACTION

Nous extrayons du remarquable ouvrage du célèbre Père Didon : "L'éducation présente," ce fragment de son discours sur "l'homme d'action." Après avoir dit que pour former un homme d'action il faut lui inculquer la volonté, il ajoute que les deux qualités essentielles au rôle de la volonté sont d'abord l'initiative, puis l'endurance. Voici comment il débute dans cette seconde partie où il s'élève contre les parents qui font la vie trop facile à leurs enfants :

La seconde qualité nécessaire à la volonté pour un homme d'action, c'est l'endurance, — la patiente, l'in-fatigable endurance. La raison en est simple : nous vivons dans un monde où nous ne pouvons rien sans travail et où tout travail est labeur. L'homme le mieux doué ne produit aucune œuvre sans fatigue, sans ef-

fort ; il n'en achève aucune sans quelque angoisse. Si encore il avait un certain penchant pour la douleur, la peine, l'âpre travail ! Mais non, il en a l'horreur instinctive. Interrogez les pères de ces enfants ; tous vous répondront : " Ils ne veulent pas de la peine, ils n'en veulent à aucun prix ; le moins possible d'efforts, d'ennuis, de résistance et d'accablement : tout cela, ils le repoussent avec un instinct qui est une loi de nature." S'ils vivaient dans un monde où la douleur pût être écartée, je les laisserais faire ; mais ils vivent dans un état où la douleur est une nécessité fatale, et alors nous voyez-vous, nous qui cherchons à élever la jeunesse, nous voyez-vous, mères, obligés d'enseigner à vos enfants à être (je vais vous faire frémir) des hommes de douleur, sachant souffrir, sachant lutter, sachant peiner, endurer tout, et mourir au besoin à la tâche !

Quelle dure fonction ! Comment la remplir ? Si je m'inspirais de votre esprit, au lieu d'arriver au but, nous marcherions vers le pôle opposé. Vous ne cherchez, vous, dans votre tendresse maternelle, qu'à épargner à vos enfants douleur, fatigue, effort ; et nous éducateurs, destinés à façonner l'homme d'action futur, nous sommes contraints, avec une science délicate et une virile tendresse, de multiplier devant eux, à tout instant, les obstacles et les difficultés. Ne vous effrayez pas pourtant : la douleur n'est pas un poison, elle est une nourriture, un tonique amer, mais puissant. Plus la volonté en absorbe, plus la volonté se fortifie. Malheur à ceux qui ont été sevrés de ce breuvage et qui n'ont pas connu l'effort ! Malheur à ceux qui, en venant au monde, ont trouvé un nid de duvet dans lequel une affection immodérée les a couvés trop longtemps au delà de l'enfance ! Malheur à ceux qui ont vu toutes les portes ouvertes devant eux, qui n'ont pas eu la moindre roche dure à briser sur leur

route, le moindre sommet sourcilieux, anguleux, audacieux à gravir ! Ces êtres-là ne sont pas du bronze, mais un verre fragile.

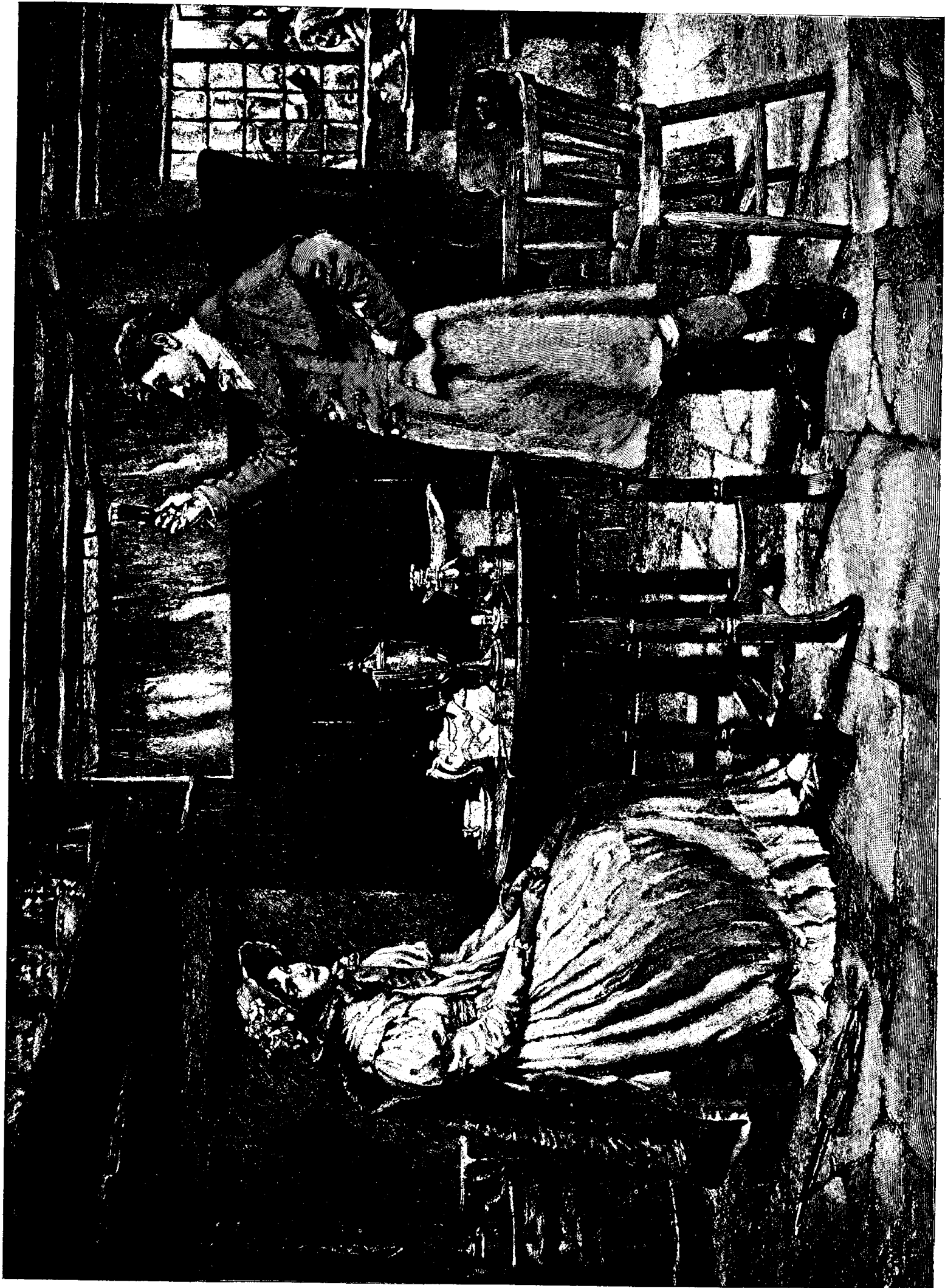
PÈRE DIDON.

NOTRE GALERIE NATIONALE

La publication de nos portraits historiques ayant reçu l'approbation du public, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

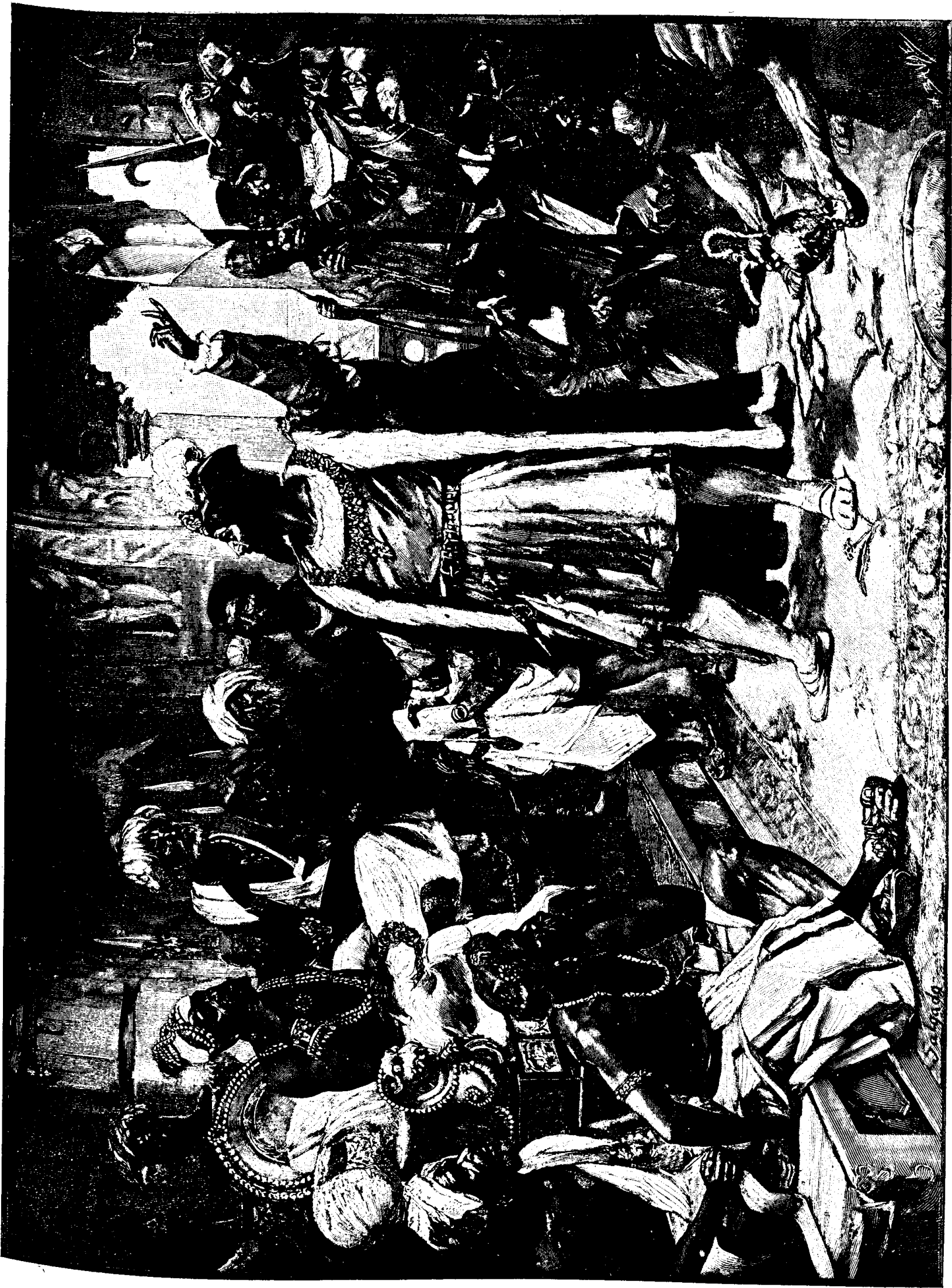
PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafèche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau



BEAUX-ARTS. — UN VOYAGE DE NOCES. — Tableau de A.-C. Cooke

—
mort.
ma de
tite fi
qui d
quer
qu'ell
rons
dram
Peut-
L'h
de ce
breto
—
tes le
un ta
ainsi,
j'aur
tout
petite
vieux
—
man,
affirm
conn
absol
Et
avec
—
neron
d'em
rait n
tait à
En
diner
flexio
Et
puiss
chacu
prés
maîtr
—
mons
—
de v
mém
rejet
corde
donc
que
nous
—
parei
mod
je vo
au co
dans
Et
Kerj
L'
et, c
aisón
prem
Paul



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Vasco de Gama rendant la lettre du roi Dom Manuel de Portugal au Samorim de Calicut

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

L'Angleterre est bien le pays où les traditions se perdent le moins.

Il est d'usage que les émigrants enrichis ou tout simplement à l'aise envoient chaque année en Angleterre, par le bateau de New-York qui arrive avant Noël, un certain sac de mandats postaux destinés aux parents et amis pauvres demeurés sur le continent.

La *Lucania*, qui est entré dernièrement dans le port de Liverpool, apportait pour trois millions de ces mandats postaux, aimables "petits Noël".

La majeure partie était destinée à l'Irlande.

Décidément les voleurs n'ont plus le respect des choses historiques.

Il existe, à Greenwich hospital, à Londres, une sorte de musée des reliques de Nelson. Quelques-uns de ces souvenirs ont disparu, deux poignées d'épée, une montre en or, deux épauettes dorées, deux médailles. Le vol a été découvert, dimanche, dans l'après-midi. Les journaux de Londres prétendent qu'un billet aurait été trouvé dans la vitrine violée disant que Trafalgar est vengé et qu'on reviendra dans six mois pour enlever le drapeau français. Mais on ne dit pas si ce billet est en anglais ou en français, ni même quel en est le texte exact.

Il paraît que les hygiénistes, ou du moins certains d'entre eux, ont déclaré la guerre au mouchoir de poche, qui serait, si on les en croit, un redoutable agent de propagation de certaines maladies telles que la diphtérie, la grippe, les pneumonies, bronchites, ophtalmies, rougeoles, scarlatine, etc.

Une ligue serait même en train de se former, analogue à celle qui est destinée à combattre l'abus du tabac, et on connaîtra bientôt la ligue contre l'abus du mouchoir de poche. Comme remède, la nouvelle ligue préconiserait le retour au vieil usage, pas encore désuet en certaines provinces reculées, et qui consiste à se moucher dans ses doigts. Tout au plus tolérerait-on le mouchoir en papier, comme au Japon.

C'est le progrès !

Les journaux italiens annoncent que la villa Borghèse (hors murs) sera consacrée à la mémoire d'Humbert Ier ; on érigerait dans les jardins une statue équestre du défunt roi. Le palais Borghèse, dans Rome, serait constitué en grand musée où seraient réunies les œuvres de la galerie Borghèse et de la galerie Buoncompagni.

L'Etat, la ville de Rome et la cassette royale contribueraient aux dépenses d'acquisition et d'aménagement. L'Etat acquerrait les deux galeries et la villa, et ferait don de cette dernière à Rome ; la ville de Rome achèterait le palais et se chargerait de relouer, à ses frais, les terrains de la villa Borghèse aux jardins du Pincio. Enfin, la cassette royale supporterait la dépense de l'érection du monument d'Humbert Ier.

Un homme qui n'a pas de chance c'est bien ce malheureux Anglais, dont on a déjà beaucoup parlé, le comte Russell.

Le comte Russell vient d'être condamné à 8,000 dollars de dommages-intérêts par la Cour de divorce. Petit-fils du fameux homme d'Etat, lord John Russell, et âgé de trente cinq ans, le noble lord a le record suivant dans la litigieuse :

Ayant épousé, en 1890, la fille de lady Lena Scott, celle-ci demanda le divorce, en 1891 ; sa demande est rejetée.

En 1894, elle réclame la restitution de droits conju-

gaux, et son mari lui oppose une demande en séparation pour cause de cruauté, sa belle-mère et son épouse l'ayant accusé de vices que la loi ne tolère pas.

On a donné ces jours-ci à Munich pour une fête une retraite aux flambeaux suivis d'une sérénade laquelle n'aurait rien eu de bien remarquable si la baguette du chef d'orchestre n'avait été une baguette lumineuse.

Aujourd'hui, il faut tout expliquer, dévoiler tous les "trucs," aussi ne chercherons-nous pas à invoquer le merveilleux.

La baguette du chef d'orchestre de Munich est creuse et renferme un tube de verre. Dans celui-ci se trouve un fil métallique, qui communique avec un accumulateur d'électricité placé sous l'estrade du chef de musique.

Au moment voulu, on établit le circuit électrique, et l'extrémité du fil devient lumineuse. De cette manière, la baguette se voit de loin, et le chef de musique peut donner la mesure à des centaines de musiciens.

Je ne connais pas de plus touchante application du proverbe : *Quand un carreau est cassé, on en met un autre en place*, que la suivante :

C'était en 1870, au siège de Strasbourg, a écrit un général ; les remparts étaient intenable, tant pleuvaient drus les projectiles ennemis.

Près de moi, un éclat d'obus met un de mes hommes hors de combat. Aussitôt une Sœur de Charité accourt et, au moment où elle se penche pour secourir le blessé, la sainte fille est elle-même coupée en deux par un obus. Une nouvelle Sœur se précipite.

— Retirez-vous, lui dis-je avec une certaine brusquerie ; vous le voyez, votre place n'est pas ici.

— Pardon, mon général, fit-elle avec un sourire que je n'oublierai jamais ; vous connaissez le proverbe : *Quand un carreau est cassé, on en met un autre en place*.

Le chameau est souvent qualifié, d'une façon flatteuse, de "vaisseau de désert". C'est en effet, en raison de sa pittoresque architecture zoologique, un grand coureur à allure rapide.

Mais encore, comme l'a fait remarquer la *Revue Scientifique*, ne faut-il pas exagérer cette rapidité.

Le chameau qui, d'après la tradition, aurait transporté Mahomet en quatre bonds de Jérusalem à la Mecque, n'a pas laissé de progéniture digne de lui assurément, car la réalité est que les chameaux actuels ne font pas plus de dix milles environ à l'heure, et encore ne soutiennent-ils pas cette allure pendant plus de deux heures. Les chameliers prétendent qu'ils ne pourraient faire plus sans danger, et que, si on les y contraignait, ils pourraient se "crever le cœur" et mourir sur le coup. Le chameau forcé ou surmené s'agenouille, et ne bougera pour rien au monde. Il meurt sur place.

Infortuné chameau, victime du devoir !

Le téléphone que nous sommes accoutumés à considérer comme une invention récente existait, il y a près de 2,000 ans ; c'est une revue anglaise qui conte le fait.

C'est dans l'Inde, que voici quelques années, un officier de Sa Majesté Victoria aurait découvert une ligne téléphonique reliant deux temples hindous de plus de 1,500 mètres et qui, selon ses observations, devait servir depuis deux mille ans.

Quelques Egyptologues ont, du reste, recueilli également des indices permettant de supposer que les Egyptiens des premières dynasties avaient établi des

communications par fils métalliques entre certains de leurs temples.

Celui de Dendrah jouissait de véritables paratonnerres formés de poteaux de 30 à 40 mètres de hauteur, recouverts de cuivre.

Le temple de Medmet-Abon avait des paratonnerres de ce genre avec pointes d'or, qui furent établis par Ramsès III.

Il semblerait que les pommes ne doivent jamais avoir avec le champagne que de lointains rapports ; elles en ont au contraire de très directs. Car elles servent dans certains pays à fabriquer précisément le vin de Champagne.

L'Allemagne absorbe tous les ans, la plus grande partie des pommes de Normandie.

La pomme à cidre est utilisée par les industriels siliésiens pour la fabrication d'une boisson fortement alcoolique et mousseuse, vendue ensuite sous le nom de champagne aux consommateurs peu familiarisés avec le goût du vin. Voilà comment, malgré des droits de douane élevés, en Allemagne on trouve du champagne à un prix abordable même pour l'ouvrier allemand.

Cette contrefaçon, qui ne porte aucun préjudice à nos grands crus champenois, a pour conséquence une augmentation du prix des pommes.

Ne vaut-il pas mieux, en somme, vendre pour du champagne, un bon cidre fait avec des pommes, qu'une mixture où il n'entre ni raisin, ni aucune espèce de fruits ?

Les macrotes, qu'il ne faut pas confondre avec les microbes, sont des gens qui vivent extraordinairement longtemps. On finit toujours par s'y intéresser, lorsqu'ils ont dépassé une certaine limite, au point de leur donner des fêtes et de les entourer d'une sorte de culte spécial. On peut y voir, au point de vue philosophique, un hommage rendu par l'humanité au désir ardent et souvent irraisonné de vivre, dont elle est possédée. Décépitudes, infirmités, misères de la vieillesse, tout cela s'efface devant la passion de l'existence : vivre, vivre, vivre ! Tel est le souhait général, lamentable souhait.

Comment, pourquoi devient-on macrobe ? Un candidat au macrobisme, M. E.-H. van den Eyden, d'Anvers, déjà octogénaire, s'il vous plaît, se l'est demandé, et il y répond dans un curieux opuscule intitulé : *Singularités macrobiotiques*.

D'après ce spécialiste, il n'est pas nécessaire d'avoir une constitution vigoureuse ni d'être exempt de tares et d'infirmités pour devenir macrobe. Il cite de nombreux exemples à l'appui, singulièrement encourageants pour ceux que l'on nomme en langage familier les "pots cassés."

Adèle Lambotte meurt à Liège, en 1763, âgée de cent un ans. Elle n'avait pas un mètre de haut et ne marcha jamais qu'avec des béquilles.

En 1774, la demoiselle Thierrée, vivant à Châteauneuf, en France, avait quarante ans : grêle, débile, vieillie avant l'âge, elle était mourante apparemment. Elle place toute sa fortune en rente viagère et meurt à cent quatre ans et onze mois, après avoir ruiné ses prêteurs et leurs héritiers.

Le maréchal d'Estrées, à l'âge de quatre-vingt deux ans, est opéré de la pierre, une pierre de taille, que l'on pend en ex-voto à Notre-Dame de Liesse. Il meurt vingt ans après, à Paris, âgé de cent deux ans.

Fontenelle avait une santé exécrable qui le conduisit, toujours malade, jusqu'à cent ans moins un mois.

Olaf Erickson, un soldat suédois criblé de blessures comme une écume, meurt à Grasmark, en Suède, à cent quatre ans, après avoir passé sa vie à être porté comme mort.

La veuve Sauher meurt à Nancy dans sa cent-deuxième année, après avoir été constamment alitée par des accès soi-disant mortels de congestion pulmonaire.

Et ainsi de suite. Le joyeux octogénaire van den Eyden ne tarit pas. C'est à désespérer d'arriver à être centenaire lorsqu'on possède une bonne santé.

Le Loup de Gubbio

(TRAIT DE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE)

Dans le temps où saint François restait à Gubbio, apparut, aux environs de cette ville, un loup d'une grosseur prodigieuse et d'une extrême férocité.

Il ne poursuivait pas seulement les animaux, mais plusieurs fois aussi des hommes avaient été victimes de sa rage. On l'avait vu souvent s'approcher de la ville, et les habitants effrayés ne sortaient plus que tout armés, comme s'ils étaient partis pour un combat ; et même, en cet état, malheur à ceux qui avaient à lutter seuls contre le terrible animal, leurs armes étaient impuissantes contre sa férocité ! Enfin, l'effroi devint tel que personne n'osait plus sortir de Gubbio.

La consternation qu'il voyait répandue autour de lui excita vivement la compassion de saint François ; il résolut d'aller trouver le loup ; et, malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal.

A la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élança d'abord vers saint François, la gueule béante.

Le saint s'avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit :

—Viens ici, frère loup, viens, et de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres.

O merveille ! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt ce loup, tout à l'heure si terrible, ferme la gueule, s'arrête, et, sur l'ordre de saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds.

Alors le saint lui dit :

—Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette contrée ; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux, tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais je le veux, frère loup, tu vas te réconcilier avec eux ; tu leur promettras de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et, ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais.

A ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions, et qu'il est disposé à les remplir.

Le saint ajouta :

—Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose, et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manquent de fournir ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais, en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, frère loup, que tu promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ; me le promettes-tu ?

Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait.

Saint François reprit :

—Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant.

Et le saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement, donnant ainsi, autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité.

Le saint ne s'en tint pas encore là :

—Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je

t'ordonne de me suivre sur-le-champ, viens, nous allons ratifier cette paix au nom de Dieu.

Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau. Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant prodige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville, et l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait saint François.

Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fiéaux qui les consternaient ; que du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien donc l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un petit animal pouvait seule faire trembler toute une multitude !

—O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort.

La prédication terminée :



Saint François d'Assise en prière près de Gubbio

—Mes frères, dit saint François, écoutez : frère loup, que vous voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous, et de ne plus vous nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez-lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution pour lui, et je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable.

Aussitôt, tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il consentait à nourrir toujours le loup, le saint se tourna vers l'animal et lui dit :

—Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ?

Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte.

—Frère loup, lui dit alors saint François, tu m'as donné, hors de la ville, un gage de fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu attestes, par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom ni de la caution que j'ai donnée pour toi.

Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du saint.

A cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio

pour saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et, quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui.

Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement, car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui leur rappelait la sainteté et les vertus de saint François.

ÉPIGRAMMES

Voltaire, parvenu à un âge fort avancé, était d'une maigreur extrême, et rien ne lui déplaisait plus que d'y voir faire allusion. C'est pourquoi Piron, qui ne laissait échapper aucune occasion de tourner en ridicule le philosophe de Ferney, décrocha contre lui le quatrain suivant :

Sur l'auteur, dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde à frapper ferme
De peur d'ébrécher sa faux.

* * *

Le chancelier Maupeou, qui fut l'auteur des mesures prises contre le Parlement, ne sortait de chez lui que dans une voiture attelée de six chevaux. L'indignation publique se traduisit par ces deux vers latins qu'on fit courir :

Sex trahitur Maupeous equis ; jam murmura vulgi
Nulla forent, quatuor si traheretur equis.

(On s'indigne de voir Maupeou traîné par six chevaux ; mais les plaintes cesseraient aussitôt s'il était tiré par quatre.)

LE FOYER DE LA FAMILLE

LA MORTE

Je crois la voir à chaque instant,
Le soir, surtout, morte et livide ;
Et son fauteuil qu'elle aimait tant
Pleure toujours de rester vide.

Nous devrions parler plus bas,
A toute heure de la journée
J'entends partout ses petits pas
Dans la maison abandonnée.

Le croiriez-vous, je sens parfois
Qu'elle me sait ici peut-être,
Et qu'elle vient, comme autrefois,
S'asseoir et coudre à la fenêtre.

Et puis, tenez, à tout moment,
Le moindre objet me la rappelle.
C'est dans ce coin, précisément,
Qu'elle déposait son ombrelle.

Je le sais bien ; je sais cela
Qu'elle est partie et qu'elle est morte ;
Mais sa pantoufle est encor là,
Regardez donc, près de la porte.

Il pleut dehors ; le jour pâlit,
La vitre de ma chambre est blême.
Je n'ose pas toucher au lit,
Témoin de son adieu suprême.

C'est que, depuis qu'elle est à Dieu
Et qu'à jamais sa bouche est close,
Ses meubles ont toujours un peu
Gardé le deuil de quelque chose.

Mais si la mort l'a, sans merci,
Ravie au toit resté fidèle,
Il régnait encor partout ici
Comme un écho qui parle d'elle.

EUDORE EVANTUREL.

SOUVENIRS DE COCHINCHINE

LA MORT DE LA PETITE HOA-NINH

Ce fut peu après mon arrivée à Saïgon, que je fis la connaissance, bien éphémère, hélas ! de la petite Hoa-Ninh, ainsi appelée parce qu'elle était originaire du canton de Hoa-Ninh, en Cochinchine.

Non, jamais je ne rencontrai dans notre colonie physionomie plus avenante que celle de cette gamine de seize ans.

Gamine ? femme plutôt. Car à cet âge la Cochinchinoise se trouve déjà dans son plein épanouissement.

Oh ! cette Hoa-Ninh ! fleurette vivace et agreste que la mort impitoyable devait cueillir avant qu'elle se fût fanée ! Petite, menue, mutine, enjouée, gentille comme une poupée, elle avait des traits enfantins, un air de candeur adorable, de longs yeux toujours étonnés, des poses hiératiques, des gestes lents et gracieux.

Coquette, elle aimait à se parer. Faut-il que ce souvenir évoque à mes yeux la toilette dont je la vis revêtue une seule fois, la toilette dont on l'habilla avant qu'elle fût ensevelie : une robe droite de soie bleu pâle sur laquelle, brodées, s'épalaient en profusion des roses merveilleuses, féériques ; un corsage de soie bleu foncé, échanuré sur un gilet de velours rubis, et, serré à la taille par une large ceinture mordorée maintenue par une cordelière rouge.

Cela avait été son costume de gala ; et cependant Hoa-Ninh n'était qu'une humble servante, attachée au service de la femme de mon ami et compatriote Michaud.

Michaud, parfait Parisien, était venu, deux années auparavant, se fixer à Tay-Ninh, à vingt-cinq lieues de Saïgon. Colon convaincu, son exploitation fut promptement en pleine activité. Il possédait une maison construite à l'europpéenne, une basse-cour très peuplée, de vastes écuries remplies de buffles, une porcherie, une laiterie, — rareté en Cochinchine. Mais, de son jardin, surtout, où les dattiers, les aréquiers, les cocotiers, les figuiers, les mangoustaniers, les bananiers croissaient et voisinaient avec nos légumes de France, il tirait gloire et orgueil.

Une haute palissade, doublée d'une haie vive de bambous, entourait et protégeait sa propriété, en rendait l'accès infranchissable.

Lorsque, de Saïgon, je me rendis chez lui, pour la première fois, ce fut la petite Hoa-Ninh qui me reçut.

— Monsieur et madame sont allés visiter *Monseigneur*, parvint-elle à formuler, malgré son embarras excessif.

Elle s'exprimait en un français pittoresque et prononçait les syllabes à la façon des créoles, sans s'inquiéter de l'accent tonique et en adoucissant les lettres gutturales. Les mots, en passant par sa bouche, prenaient un charme inexprimable. Sa voix musicale me charma.

— Monseigneur ? interrogeai-je.

Une expression de crainte passa dans ses yeux.

— Oui, articula-t-elle tout bas, suivez la route pendant cinq cents mètres, puis tournez comme je fais—

— Viens regarder, dit Michaud.

Il me tint solidement, tandis que je me penchais au-dessus de l'abîme. Et il fit bien, car, dans mon saisissement, mes jambes flageollèrent, je faillis tomber.

Au fond d'un trou creusé à pic, se tenait, tapi dans un coin, tassé, ramassé sur lui-même, grondant, écument et farouche, un tigre du Bengale qui mesurait bien deux mètres entre l'épaule et la naissance de la queue.

— *Monseigneur* s'est laissé prendre au piège ! reprit Michaud d'un ton jovial.

Bien qu'impuissant, le monstre, dans sa posture de rage, et de détresse, m'épouvantait. Je considérais avec effroi son mufle allongé dans une moue féroce

ses yeux cruels, ses oreilles couchées. Soudain, il poussa un miaulement affreux, bondit désespérément !... mais ses griffes redoutables ne s'incrusterent que dans une paroi friable et il retomba lourdement, entraînant avec lui une pluie de terre qui poudra son corps et le fit se secouer frénétiquement.

— Quelle mort horrible trouverait l'infortuné que l'imprudence ou le crime enverrait rejoindre, dans son *in pace*, ce reclus impénitent ! m'efforçai-je de balbutier pour déguiser ma poignante émotion.

Mon hôte devint grave.

— Cette mort horrible dont tu parles, ce contact avec un fauve fou de désespoir, ivre de fureur, ce tête-à-tête dont la seule pensée fait frémir, un homme l'a subi : le propre père de notre petite servante Hoa-Ninh.

Il s'interrompit.

— Holà ! vous autres, cria-t-il aux indigènes restés autour de la fosse, libre à vous, maintenant, d'occire *Monseigneur*.

— Cet homme, ce martyr dont tu parlais, serait-ce le

père de la jolie fille qui m'a reçu ? demandai-je, pendant que, peu désireux d'assister au massacre du tigre, nous retournions à Tay-Ninh.

— Lui-même. Il semble, d'ailleurs, que tous les membres de sa famille soient voués à un trépas épouvantable. Sa mère fut déchiqtée, broyée, par les hideuses mâchoires de caïmans conservés vivants en de vastes viviers où ils attendent, chez des bouchers spéciaux, le consommateur friand de leur chair. La malheureuse se laissa choir dans un de ces viviers et fut dévorée. Nous avons adopté Hoa-Ninh restée orpheline et nous la considérons comme notre enfant.

— Cette petite Hoa-Ninh, dit Mme Michaud, vous ne sauriez croire quelle reconnaissance elle nous témoigne de l'avoir recueillie. Cette enfant ne possède que des qualités. Et quel cœur !



Le dangereux ophidien s'était enroulé autour du moi ; net grêle, auquel il formait une parure de jaspe pâle.—Page 601, col. 2

elle pivota à gauche, — vous les apercevrez sûrement.

Je tirai une piastre de ma bourse, mais déjà la petite Hoa-Ninh, effarouchée par mon geste, s'était éclipée avec une légèreté de gazelle.

Je suivis ses indications, et, bientôt, je distinguai un petit groupe immobile à l'orifice d'une excavation béante, et, occupé à contempler un spectacle qui m'échappait. A mesure que j'approchais, j'étais incommodé par une odeur pénétrante, singulière, analogue à celle d'un troupeau de boucs.

Afin d'avertir mes amis de ma présence, je poussai un *hum* formidable. Ils regardèrent de mon côté, me reconnurent et coururent à ma rencontre.

Après de cordiales étreintes, ma curiosité l'emporta, je m'enquis de la fosse de son contenu.

— Elle
géné
finée
—
viole
d'Ho
—
enga
lutte
misé
ges n
à mai
vivan
corpe
Ce sp
le ba
dans
—
prote
sur n
To
du d
vante
—
Mme
Je
cieux
avec
Su
inter
lente
un tr
Re
étaier
que s
—
chauc
cuira
mous
Ma
tite C
couai
—
tueus
—
força
cher.
EIL
mont
enfant
se tor
ivre.
inspi
—
chauc
—
pays,
les in
dans
reux
dans
comb
fumé
—
char
rer d
d'air
infini
Le
fois,
la qu
absor
de ce
mirar
de se
d'y p
No
lorsq
—
ques
Il

—C'est une perle, s'empressa d'affirmer Michaud. Elle n'a aucun des défauts qui caractérisent les indigènes et son humanité contraste avec leur cruauté raffinée.

—Un exemple, entre mille : un jour, j'entends un violent tumulte dans la cuisine, je reconnais la voix d'Hoa-Ninh ; je me précipite, craignant un malheur.

—Menaçante, exaspérée, notre petite servante avait engagé avec le Do-Bep (cuisinier cochinchinois) une lutte acharnée. Lutte bien inégale, car, tandis que le misérable emprisonnait, broyait, dans une de ses larges mains, ses poignets fluets, il continuait, de l'autre, à maintenir, hors de sa portée, un malheureux poulet vivant auquel il avait arraché les plumes et dont le corps dépouillé, mis à vif, tressautait convulsivement. Ce spectacle d'une souffrance inouïe emplissait d'aise le barbare et son rire silencieux lui fendait la bouche dans un rictus odieux.

—Depuis lors, nous avons conféré à cette dévouée protectrice des animaux le privilège exclusif de veiller sur nos élèves.

Tout en devisant de la sorte, nous nous rapprochions du domaine, lorsque, à quelque distance, la petite servante apparut.

—Elle surveille nos buffles domestiques, expliqua Mme Michaud.

Je ne tardai pas à les voir. Ces magnifiques et précieux auxiliaires du colon se baignaient, se roulaient avec délices dans la vase liquide d'un arroyo.

Sur un appel de leur gardienne, ils consentirent à interrompre leurs ébats, abandonnèrent la piscine et lentement, massivement, se rangèrent sur la route, tel un troupeau de gigantesques bœufs.

Recouverts d'une véritable armure de boue, ils étaient si sales, si minables, que j'en témoignai quelque surprise.

—Bain d'utilité, non de propreté, m'apprit Michaud. La boue en séchant formera sur leur peau une cuirasse impénétrable à l'aiguillon délié des Muoi, ces moustiques dont la piqûre est si redoutable.

Mais, soudain, nous remarquâmes l'émoi de la petite Cochinchinoise ; un tremblement nerveux la secouait de la nuque aux talons.

—Que s'est-il donc passé, Hoa-Ninh ? s'enquit affectueusement Mme Michaud.

—Les gamins m'ont battue, confessa Hoa-Ninh, ils forçaient un Coc à fumer. J'ai voulu les en empêcher.

Elle nous conduisit derrière un pan de roche et nous montra un crapaud énorme, gros comme la tête d'un enfant. Gonflé, congestionné, lamentable, le batracien se tordait douloureusement, trébuchait, roulait, comme ivre. Ses yeux mornes sortaient de leurs orbites. Il inspirait la pitié et l'effroi.

—Les mauvais garnements ! s'exclama Mme Michaud.

—L'influence de l'exemple, dit Michaud. Dans ce pays, les enfants se font un jeu de torturer les bestioles inoffensives, le crapaud en particulier. Ils insèrent, dans sa gueule, une cigarette allumée, que le malheureux Coc, par suite de sa conformation spéciale, reste dans l'impossibilité de rejeter. Sa respiration active la combustion de la malencontreuse cigarette dont la fumée le grise, l'étouffe, l'empoisonne.

—Il fume et semble fumer avec d'autant plus d'acharnement qu'une croissante asphyxie l'incite à aspirer de plus en plus vite, pour remplir ses poumons d'air pur. Ce passe-temps récréé les vicieux gamins, infiniment.

Le déjeuner fut servi par Hoa-Ninh. Plus d'une fois, je négligeai de m'extasier sur l'étrangeté ou sur la qualité des mets exotiques placés sur mon assiette, absorbé que j'étais par la contemplation du visage fin de cette étrange fillette. J'appréciais sa jolie, j'admirais son visage aimable aux tons d'ivoire, le diadème de ses cheveux d'ébène, sa volonté de plaire, sa joie d'y parvenir.

Nous achevions de savourer de délicieux beignets lorsque Michaud, désirant m'être agréable, dit :

—Hoa-Ninh, va donc voir si tu peux trouver quelques bananes mûres.

Il achevait à peine de parler que Hoa-Ninh, avec

cette impétuosité juvénile qu'elle déployait au service de ses maîtres, courait déjà vers le jardin.

—Comment as-tu trouvé les beignets ? interrogea Michaud.

—Exquis, répondis-je.

C'était vrai. Ils semblaient imprégnés d'essence de fruits mêlés à du lait sucré.

—Eh bien ! poursuivit mon hôte en riant, ce mets exquis, très estimé en effet, très recherché... c'est un beignet de ver palmiste.

Un mouvement involontaire de mécontentement m'échappa.

Ces fameux vers palmistes, si appréciés des gourmets orientaux, se logent au cœur du chou des datiers *Cha-La*.

J'en avais vu sur le marché de Saïgon et leur petite tête cornée, leur corps en forme de ballon annelé m'avaient empli de dégoût.

Mon estomac se contracta. Pour vaincre ma répugnance, je fis appel à toute mon énergie.

—Que devient donc Hoa-Ninh ? dis-je, pour me donner une contenance.

La femme de mon ami se leva, s'approcha de la porte fenêtre, appela :

—Hoa-Ninh !

Aucune réponse.

Michaud la rejoignit. De sa voix puissante, il répéta ce nom de douceur et de caresse.

Hoa-Ninh ne parut pas.

Un sinistre pressentiment m'envahit. Ce que mon hôte m'avait raconté touchant les membres de cette famille me revint en mémoire.

Nous courûmes au jardin... Sous un bananier, l'enfant semblait dormir. Ses traits si purs n'exprimaient aucune souffrance. Ses grands yeux tendres, limpides, conservaient leur expression habituelle.

Son corps allongé dans la verdure se devinait souple et agile. Et j'admirai encore la finesse, la candeur du visage aux tons d'ivoire, que mettait en valeur la masse noire des cheveux.

Pauvre Hoa-Ninh ! Pauvre mignonne ! pouvait-on se douter que l'impitoyable mort, toujours invisible et présente, l'avait choisie pour proie, étendait, au-dessus de sa tête, ses ailes sombres !...

—Hoa-Ninh ! qu'as-tu ? demanda Mme Michaud, d'une voix tremblante.

Mais Hoa-Ninh conserva son calme immuable, Hoa-Ninh ne bougea pas !

—Hoa-Ninh ! m'écriai-je, en comprimant les battements de mon cœur.

Paroles vaines ; Hoa-Ninh ne voyait plus, n'entendait plus. L'âme de la petite servante avait pris son vol. La chère petite Hoa-Ninh était morte.

Nous hésitions, nous nous refusions à admettre l'affreuse vérité, nous voulions nier l'évidence, espérer quand même, lorsque... lorsque Michaud qui s'était approché du corps inerte, recula épouvanté, en même temps que, du doigt, il nous désignait l'immonde meurtrier.

Dans sa main crispée, cette main délicate qui nous servait un quart d'heure auparavant, la petite Hoa-Ninh tenait encore, par la tête, étouffé sous son étreinte désespérée, le reptile—un bananier—dont la morsure avait déterminé une mort foudroyante.

Durant son agonie, le dangereux ophidien s'était enroulé, comme un bracelet, autour du poignet grêle auquel il formait une parure de jaspe pâle : Michaud l'en arracha rageusement.

—Un *Ran Ho-Chouï* ! murmura-t-il, tout est bien fini !

Mme Michaud s'était agenouillée et récitait une prière fervente. J'éclatai en sanglots, comme un enfant.

CHARLES MONTAGNE.

Ce n'est pas tant la vie qui est courte, c'est la jeunesse.—ANONYME.

S'appliquer à valoir mieux que ses ennemis, c'est commencer à les détruire.—PREVOST-PARADOL.

La femme possède quatre armes : la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

JEUX DU COIN DU FEU

Le jeux de rimes

Tous les joueurs sont rangés en cercle. L'un d'eux dit à son voisin un mot quelconque. Le voisin doit répondre par un mot ayant la même consonnance. Le suivant fait de même et chacun après lui, à tour de rôle. L'erreur sur la consonnance, l'hésitation, la répétition d'un mot déjà dit coûtent un gage. Ainsi, gardez-vous de répondre *pistache* si on vous a dit *citron* ; répondez rapidement : melon, potiron, tromblon, etc.

L'Alphabet

Ceci est un jeu inédit, et nous pensons qu'il intéressera d'autant plus nos lecteurs qu'il est tout nouveau.

Vous faites autant de paquets de 28 petits cartons qu'il y a de joueurs. Sur ces cartons, vous inscrivez, au coin, à gauche, chacune des 25 lettres de l'alphabet, plus A, E, W. Les lettres devront être bien apparentes.

Ceci fait, vous mêlez tous les cartons et vous en distribuez 25 à chaque joueur ; 25 vous entendent bien ! Les 3 cartons restants serviront de réserve.

Chaque joueur doit, avec ses 25 lettres, composer un ou plusieurs mots. C'est facile, me direz-vous ?... Et si le sort contraire ne vous a attribué qu'une ou deux voyelles ?...

Vous avez alors le droit de puiser dans le talon ou réserve, mais en payant un gage par chaque carte prise supplémentaires.

Le gagnant est celui qui a trouvé le plus de mots ; chaque joueur lui doit un gage et, en outre, il ramasse ceux qui ont été déjà payés.

Les mots trouvés sont inscrits sur les cartons à la lettre initiale.

Le sorcier

Il faut être au moins trois personnes pour que cet exercice soit possible. S'il y en a davantage, tant mieux : il y aura plus d'admirateurs de l'extraordinaire lucidité que va montrer le sorcier.

Le sorcier a, dans l'assistance, un compère. Au fond, vous savez, les sorciers ont toujours un compère. Le nôtre, qui tournera le dos très honnêtement (la supercherie vulgaire ne lui est pas nécessaire), devra deviner quel est l'objet, parmi trois ou quatre préalablement désignés, qu'aura touché un des assistants.

Comment le saura-t-il puisqu'il avait le dos tourné, pendant que l'assistant touchait l'objet ? De la manière la plus simple. Le compère est là pour servir à quelque chose. Suivant qu'il aura la main sur le genou ou sur le front, ou les bras croisés, ou fera tel autre geste convenu, le sorcier sera renseigné et, à l'ébahissement général, il désignera l'objet qui a été touché.

Ce truc est, comme on voit, on ne peut plus élémentaire. On peut en varier indéfiniment l'application et même, si l'on est assez fort, la compliquer pour augmenter l'étonnement des spectateurs. Ainsi le sorcier pourra deviner sans même se retourner ni regarder son compère. Il suffira que celui-ci l'interroge dans une forme déterminée, en employant un mot de convention.

Par exemple il dira : Voyons, Monsieur, pouvez-vous me dire quel objet a été touché ? Cela s'appliquera à l'objet A.

Ou bien : Je serais curieux de savoir si... Cela voudra dire qu'il s'agit de l'objet B. Et ainsi de suite.

Par ce système, vous le voyez, tout le monde peut être sorcier ; et tenez pour certain que les grands sorciers d'autrefois usaient de procédés analogues, plus ou moins compliqués dans le détail et essentiellement simples dans le fond.



ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyer une page de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre qu'on ne savait pas destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée.

Joindre à l'envoi DIX CENTS en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, joindre la somme de 50cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Olive Belle.—Je suis mortifié madame, mais votre spécimen d'écriture, ne m'est pas encore parvenu. Je me ferai un plaisir de passer au premier rang votre second spécimen que vous voudrez bien m'envoyer, le premier envoi d'argent suffira.

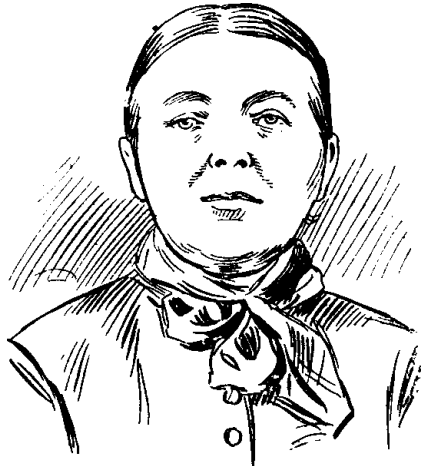
Maman.—Esprit sobre, contenu ; nul désordre d'imagination ; bonne intelligence ; orgueil de comparaison ; goût de vie élevée, distinguée ; sentiment de l'art ; goût naturel ; douceur et fermeté, mais beaucoup de vivacité et d'esprit autoritaire ; tient à commander, à imposer sa volonté ; aime le prochain et aime à lui être utile ; timidité ; mélancolie ; tendresse et sensibilité ; franchise ; ouverture d'âme ; amour du confortable sans prodigalité ; vivacité ; ordre ; prudence ; réflexion ; tendance à la mélancolie, à la tristesse ; affabilité ; sympathie ; sensibilité.

Dolorès B.—Imagination désordonnée ; manque de réflexion ; la tête trotte toujours ; esprit enthousiasmé et exalté ; orgueil de supériorité ; timidité ; ruses ; retenue de la pensée ; ne craint pas de dire un mensonge ; ténacité ; obstination ; esprit lent à saisir le véritable côté des choses ; aime à être compris ; vivacité ; originalité ; pas toujours disposé à être utile à autrui ; énergie ; ambition ; douceur ; sensibilité ; manque d'ordre ; prodigalité ; délicatesse ; baromètre à sensations toujours les mêmes ; susceptibilité ; plutôt culture des forces physiques qu'intellectuelles.

Madame et monsieur.—Affabilité ; dévouement ; juste économie ; sensibilité ; tendresse ; franchise, mais ruses acquises par l'expérience ; vivacité ; fermeté ; douceur ; prudence ; gourmandise ; orgueil de comparaison ; imagination pondérée ; jugement sain ; logicien ; sans gêne ni cérémonies ; pas assez d'ordre et de précision ; aime à conduire ; justice ; discrétion.

Jonas dans la baleine.—Douceur ; franchise ; droiture ; probité ; orgueil ; vanité ; prétention ; précision ; ordre ; délicatesse ; générosité ; affabilité ; sensibilité ; tendresse ; vivacité ; nature pour lesquelles, toutes petites affaires sont des choses graves ; toujours porté à juger en bien et à pardonner ; manque d'ordre ; imagination un peu vive ; nuisant en peu à la limpidité d'esprit ; quelques petites vivacités ; vues larges ; aspirations nobles ; goûts de vie brillante.

OPÉRATIONS ÉVITÉES



Madame JOSEPH DUBOIS

Lorsqu'un médecin dit à une femme malade, qu'une opération est nécessaire pour la guérir, naturellement, il jette l'effroi dans son cœur.

La pensée du couteau, de la table d'opération, du danger qu'elle va courir, des douleurs qu'elle va endurer, de ses enfants et de son mari qu'elle doit laisser, la frappe de terreur.

Il est vrai qu'il y a de ces troubles où il faut le couteau du chirurgien, mais ils sont plus rares qu'on ne le suppose, parce que les Médecins Spécialistes des Pilules Rouges ont guéri des femmes à qui des Chirurgiens éminents avaient dit qu'il leur fallait une opération.

Les PILULES ROUGES ont remporté un succès qui tient du merveilleux, en guérissant les maladies des femmes, les dérangements et les autres troubles internes auxquels les femmes sont exposées.

Ces troubles sont très fréquents aujourd'hui chez les femmes et le deviennent tous les jours de plus en plus ; ils sont aussi très graves, et prescrire un mauvais traitement dans des cas d'une nature aussi sérieuse serait commettre une injustice criminelle envers ces pauvres femmes.

C'est, par conséquent, avec une connaissance parfaite de la gravité de ces maladies et aussi de l'incapacité des autres remèdes à les guérir, que nous recommandons aux femmes qui souffrent gravement de ces maladies ou de quelque autre maladie, de prendre les Pilules Rouges comme étant le seul remède au monde qui puisse guérir sûrement leurs maux.

Témoignage de Mme Joseph Dubois

" Je viens aujourd'hui m'acquitter d'un devoir envers vous et aussi d'un acte de charité envers les pauvres femmes qui pourraient souffrir comme j'ai souffert et leur conseiller de prendre les PILULES ROUGES, croyant sincèrement qu'elles feront pour elles ce qu'elles ont fait pour moi.
" Je souffrais depuis treize ans de douleurs partout et spécialement d'un mal de côté qui me torturait tellement que je résolus de partir de chez moi, St-Norbert, Manitoba, pour aller dans un hôpital de Montréal, me faire soigner ; c'était une maladie particulière aux femmes. Le médecin en chef de l'hôpital voulut me faire une opération, mais je refusai et laissai immédiatement cette institution.
" De retour chez moi, voyant sur les journaux les nombreux certificats publiés, de dames qui souffraient, et qui avaient été guéries par les PILULES ROUGES, je me décidai d'en acheter,

et je commençai à les prendre. Elles me renforcèrent d'abord, me donnèrent l'appétit, aidèrent ma digestion, et, peu à peu, mes forces revinrent. En devenant plus forte, mes douleurs disparurent. Je continuai à prendre les Pilules Rouges pendant longtemps et j'écrivis aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ; ils m'encouragèrent, me donnèrent des conseils et des avis, me dirent de continuer à prendre les Pilules Rouges sans féchir, et je suivis leurs directions à la lettre.
" J'ai pris en tout vingt et une boîtes de Pilules Rouges, et grâce à elles, je suis aujourd'hui à l'âge de 65 ans, en parfaite santé, mieux que je n'ai jamais été dans ma vie, et très reconnaissante du bien que m'ont fait les Pilules Rouges et les bons avis des Médecins Spécialistes. Ils m'ont évité l'horreur du couteau et m'ont ramenée à la santé.

Dame JOSEPH DUBOIS,
St-Norbert, Manitoba.

Parmi les nombreux témoignages que nous recevons en faveur des Pilules Rouges, les plus énergiques et les plus reconnaissantes viennent de femmes que les chirurgiens voulaient opérer ou qu'ils avaient opérées sans résultats, et qui ont été guéries par les PILULES ROUGES, ainsi que par les bons soins des Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Que toutes les femmes qui souffrent d'une maladie des ovaires ou autres maladies particulières à leur sexe prennent les Pilules Rouges avec confiance et consultent aussi les Médecins Spécialistes ; si ces femmes sont trop malades pour être guéries, les Médecins Spécialistes leur diront franchement la vérité sur leur cas, et si elles peuvent être aidées, ils leur diront ce qu'elles doivent faire pour revenir à la santé.

Leur bureau est au No 274, rue St-Denis, et les consultations personnelles ou par lettres, sont tout à fait gratuites.

Les femmes qui prennent les Pilules Rouges doivent voir à prendre les véritables, car les Pilules Rouges vendues au 100 ou à 25c la boîte ne sont pas les bonnes ; elles se vendent toujours en boîtes, et le nom de la Cie Chimique Franco-Américaine est sur chaque boîte. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées par le retour de la malle, sur réception du montant.

50c la boîte ou six boîtes pour \$2,50

Adressez vos lettres comme suit

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

Effrontée.—Sens de la forme ; aptitudes artistiques ; sens esthétique ; culture d'esprit ; savoir faire ; imagination vive ; souplesse d'idées ; ruses ; fermeté un peu dure, mais une bonne dose de douceur ; sensibilité contenue ; vous bridez votre cœur contre ce sentiment d'affection ; gourmandise ; prudence ; ordre ; absence d'orgueil et de prétention ; sans cérémonies, à la bonne franquette ; volonté changeante et un peu capricieuse ; impatiente.

Hélianthe et Chrysanthème des prés.—Orgueil de comparaison très prononcé ; goût de vie aristocratique ; nature convergente ; ordre ; ambition ; volonté changeante ; absence de goûts artistiques ; manque de prudence ; toujours porté à juger en bien et à pardonner ; économie ; franchise ; sensibilité ; susceptibilité (encre ou plume défectueuse).

Lys et roses (Un souvenir).—Coquette ; vanité ; vous aimez à paraître ; à être remarquée ; prétention ; culture d'esprit ; imagination mouvementée suivant à la lucidité du jugement ; très grande économie ; timidité ; manières élégantes mais un peu trop recherchées ; douceur ; aucune impatience ; n'aime pas à imposer ses idées ; beaucoup d'ordre ; crainte de l'opinion publique ; vous voyez le mauvais côté des choses ; nature personnelle ; sensualité ; sensibilité ; résolutions stables ; droiture ; amour du devoir ; gaieté.

Mouche à feu de Buffalo.—Constance ; fermeté ; droiture inflexible ; probité ; justice ; agressivité ; nature personnelle ; absence d'aptitude permettant de profiter des occasions favorables pour réaliser ; ordre ; gourmandise ; économie mais sous l'influence de certaine passion ou il y a prodigalité ; vivacité ; goût de vie brillante et aristocratique ; sensibilité ; esprit enthousiaste et aventurier ; esprit autoritaire ; dédain de toute bassesse ; jugement sain ; présomptueux ; satisfaite de la position acquise ; toujours portée à juger en bien et à pardonner ; simplicité de manières.

Jacques.—Ruses ; souplesse d'idées ; douceur ; dévouement ; affabilité ; bonté ; orgueil de supériorité ; sensualité ; volonté forte et obstination ; et développement de cette volonté par des moyens doux et affables ; esprit logicien ; réalisateur ; économie ; sensibilité et amour ; ordre ; défiance ; voit le mauvais côté des choses ; simplicité des manières ; aime le naturel ; la vraie bonhomie ; imagination un peu mouvementée sans nuire à la clarté du jugement, en déprécie un peu la valeur ; conception prompte ; esprit pénétrant ; sans gêne.

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

Cock's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les jours par au-delà de 10,000 femmes. **Sûr, efficace.** Mesdames, demandez à votre Pharmacien le **Cock's Cotton Root Compound**. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1. la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Compound**, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McCall, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Laura.—Orgueil excentrique et vulgaire ; aime à paraître par des moyens étranges ; prétention ; très personnelle ; peu disposée à faire le bonheur des autres avant le sien ; nature enthousiaste et romanesque ; rêveuse ; susceptibilité ; ambition ; politesse ; esprit de soumission ; gaieté ; douceur ; sensibilité ; ordre ; esprit logique ; amour ; tendance à la jalousie ; absence de caprice et d'impatience ; simplicité de manières ; ordre ; souplesse d'idées ; vous aimez bien le confortable mais vous aimez en plus à économiser et quelquefois par des moyens peu relevés.

Charley.—Vie matérielle, sensuelle ; gourmand ; passionné ; affabilité apparente ; paraît toujours disposé à être utile, à rendre service à son prochain, mais lorsqu'en vient le temps crac, rien ; logicien ; orgueil de supériorité ; extravagance ; ordre ; trop de douceur et pas assez de volonté ; impressionnabilité ; imagination mal réglée ; grande confiance en vous-même ; tout ceci vous mène à un jugement peu sain ; insouciant de l'opinion publique ; toujours porté à juger en bien et à pardonner ; camaraderie ; tient à la parole donnée et aux amitiés d'enfance.

Erid.—Esprit sobre ; contenu ; nulle exaltation cérébrale ; très belle intelligence ; orgueil de comparaison, très prononcé ; sentiment de l'art ; goût naturel ; facilité et culture de l'esprit ; formation d'idées vives ; simplicité de manières ; politesse ; sensualité ; goût du confortable ; sentimentalité très modérée ; esprit dominateur ; don d'influencer ; vivacité extrême ; fermeté sans trop de dureté et il y a plutôt douceur ; amour du prochain, toujours disposé à lui être utile ; mélancolie ; portée à voir le mauvais côté des choses ; prudence extrême ; souplesse d'idées ; ruses ; vous avez le don de ne pas laisser deviner votre pensée et vous avez l'avantage de deviner celle des autres.

Ai-je réussi à vous convaincre ? Candiennne R.—Esprit exalté ; romanesque ; rêveur ; imagination débordante ; volonté forte mais résolutions changeantes ; il y a un fond de douceur, de bonté, mais la tête quelquefois a des travers et devient rude et irritable ; nature dévouée, aimant le prochain et sympathisant à ses malheurs ; toujours porté à juger en bien et à pardonner ; orgueil de supériorité ; sensibilité contenue ; ruses ; souplesse d'idées, mais la franchise, prévaut ; culture de l'esprit ; amour du vrai et du naturel.

Annette.—Ecriture des banals, des routiniers ; toujours satisfait ; amour du convenu ; franchise naïve ; caractère pas encore formé ; prétention ; orgueil extravagant ; aime à être remarquée ; enthousiasme ; esprit romanesque ; sensibilité ; douceur ; caractère toujours le même ; aucune versatilité ; aucun caprice ; aucune impatience ; esprit de soumission ; volonté faible ; politesse convergente ; ordre ; économie imposée ; goût délicat et recherché ; cœur aimant, sensible ; imagination peu pondérée.

(A suivre).

CHEZ LES ENFANTS

La gorge des enfants est un trésor délicat : au moindre embarras, donnez-leur du Baume Rhumal.

CHOSSES ET AUTRES

—Avec les machines modernes trois hommes manufacturent 7,500,000 épingles par jour.

—Un cheveu humain peut supporter sans se rompre un poids de quatre onces.

—Le plus grand cadran de l'univers est celui de la tour de l'hôtel de ville, à Philadelphie.

—Aller en bicyclette dans les environs de la ville de Constantinople est considéré une action criminelle.

—Un statisticien a trouvé que 1,500,000 acres de terre sont cultivées en tabac sur la surface de notre globe.

—On estime à 10,000,000 le nombre des cyclistes qui roulent à travers le monde.

—D'après le New York World le revenu annuel de John Rockefeller, le roi du pétrole, est de \$56,000,000.

—Le prochain édifice qui sera érigé à New-York aura une hauteur de 210 pieds.

—La population de l'Ohio a augmenté de près d'un demi-million durant les quatre années passées.

—Les Etats-Unis payent annuellement aux vétérans de la guerre de sécession ou à leurs héritiers la somme fabuleuse de 138,000,000.

—Dit un journal américain : Le carrosse sans cheval, l'homme sans principe, la société sans Dieu et la télégraphie sans fil, voilà quelques traits de notre époque.

—L'exposition de Paris a été un gigantesque succès, qui a dépassé de beaucoup les espérances, même les plus optimistes. Les journaux d'Angleterre font avec beaucoup de regrets, cette importante constatation.

AUX VOYAGEURS

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de Baume Rhumal.

—Le Canada est devenu très populaire en France, grâce à la splendide exhibition de ses produits de toutes sortes, pendant l'exposition universelle.

—La reine d'Espagne contribue personnellement chaque année pour un million aux dépenses de l'Espagne, heureuse d'alléger ainsi les charges qui pèsent sur ses sujets.

—Dans les gares de chemin de fer en Russie, il y a des livres dans lesquels une personne, quelle qu'elle soit, peut inscrire une plainte qu'elle désirerait porter.

—L'année dernière il y a eu 80 pèlerinage à Ste Anne de Beauré dont le plus remarquable a été celui de Boston et des environs, composé de 2,500 personnes, et qui a eu lieu le 27 juillet.

—En Chine une femme bien laide peut toujours gagner sa vie en s'engageant comme dame d'honneur à un mariage. Les femmes Chinoises se font un devoir de choisir des filles laides afin que leur beauté ressortent davantage.

—Un homme, marié depuis assez longtemps, disait qu'il avait rencontré sa femme pour la première fois, dans une tempête, qu'il l'avait conduite à son premier bal dans une tempête, qu'il l'avait demandée en mariage dans une tempête et qu'il avait vécu dans une tempête depuis ce temps-là.

UNE SURPRISE

On est agréablement étonné de l'effet bienfaisant d'une simple dose de Baume Rhumal sur la gorge embarrasée.

RESULTAT MAGNIFIQUE

Le vrai tonique dans toutes les maladies qui affaiblissent

UN NOUVEAU TMOIGNAGE MEDICAL

St-Alexandre (Kamouraska) 18 décembre 1900.

A. Toussaint & Cie, Québec.

Je, soussigné, médecin pratiquant à St-Alexandre, certifie avoir employé dans ma clientèle le Vin des Carmes comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le Vin des Carmes est très agréable au goût.

V.-A. VEZINA, M.D.

CURRIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte

Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, 6 paquets, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous en voudrez. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse. The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

LA LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712, rue Ste-Catherine

Vient de recevoir 50 exemplaires de

L'AIGLON

Par EDMOND ROSTAND

Prix : 90c. ; par la Poste, 95c.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

107 RUE ST. JACQUES. MONTREAL

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les PILULES AN. ONO toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r. Ph. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Envoyez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1501 Toronto, Can.

HOTEL RICHELIEU Nouveau propriétaire L. A. COTÉ Ex-Gérant de L'HOTEL RIENDEAU L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

Trente ans de succès GUÉRISON CERTAINE en 24 heures des COLIQUES et NAUSÉES par les Capsules L. KIRN à l'extrait dépuré de FOENICULE PUR sans Calomel. M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature. FARM. HARMONIE HAUSOU, 54, Boulevard Edgar-Québec et dans toutes les bonnes Pharmacies.

GRATIS! 51 MONTRES D'OR.

Achetez-vous vos cigares dans le gros ? Ils ne sont pas seulement meilleur marché mais aussi plus frais et de meilleure qualité. Nous devrions avoir deux fois autant de clients et nous sommes déterminés de les obtenir. A cette fin nous offrons tout à fait gratuitement 51 Montres D'or qui seront distribuées selon les conditions suivantes. Vous êtes requis d'arranger les 20 lettres qui sont mêlées dans le bloc de manière à former le nom de 3 villes canadiennes. La première personne qui nous enverra la correcte solution recevra une magnifique montre Waltham Gold filled garantie durer 20 ans, grandeur convenable pour dame ou Monsieur, découverte ou avec boîtier de chasse si on le desire. Les 25 autres personnes qui enverront les réponses correctes recevront chacune une montre plaquée en Or avec boîtier de chasse, grandeur convenable pour dame ou Monsieur, ainsi que désiré, et si le nombre des réponses excède 25, nous donnerons en outre, 25 montres plaquées en or, découvertes aux dernières 25 autres personnes qui enverront les correctes réponses. Ce concours se fermera le dernier jour de février, 1901, et toutes les lettres doivent nous parvenir plus tard que cette date. 2. Avec votre réponse vous devez inclure, 100 pour une boîte échantillon, contenant 25 de nos cigares choisis, que nous vous enverrons par Express, tous frais payés d'avance. 3. L'argent doit être envoyé par Note Postale, Lettre Enregistrée ou Express. 4. Toutes les réponses doivent être envoyées par le Bureau de Poste afin que tout soit conduit avec la plus grande honnêteté. 5. Les réponses seront numérotées dans l'ordre que nous les recevrons et les montres seront envoyées aux gagnants le dernier jour de février, 1901. Ecrivez-nous dès aujourd'hui car ceci est une offre spéciale. CIE. TORONTO PREMIUM, Boite 1501 Toronto.

GRATIS 51 GRATIS 51 GRATIS 51

L T A A E
O L M O T
D O N A N
R W O T N

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé?**

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA **GUERISON des RUPTURES**

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

CONSEIL D'AMIS

Pendant cette période de l'année si dangereuse pour la santé des petits enfants, servez-vous du Petit Collier Electrique du Dr Pouget pour la dentition. Le Collier et une bouteille de sirop, le tout 50 cents. En vente dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS

GRATIS!

Gagnez cette bague étincelante fine en or, ornée d'une magnifique pierre imitant parfaitement le diamant parisien en vendant seulement 20 meches de lampe procédé Marshall & Co. chacune.

Les agents en sont enchantés—ils les vendent si facilement. Envoyez pas d'argent d'avance, découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre nom et votre adresse et nous vous expédierons les meches. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous enverrons votre bague franco par la poste.

PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1502 Toronto, Canada.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLEIN'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. **TRAITS ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00, GRATIS,** par l'entremise de l'agence au Canada, **M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal,** aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **DR R. H. KLEIN, Ld., 931 Arch St., Philadelphia, Pa. Fondée en 1871.**

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES **CIGARETTES CLÉRY**
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : **DR CLÉRY à Marseille (France)**
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell: Main 2818.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boite aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Expédiées franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.



Pour le Traitement et la Guérison de **L'OBESITÉ**

FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA : **PHARMACIE LACHANCE**, 1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE (Expédié franco par la malle sur réception du montant.)



BON MENAGE

—Voilà vingt-quatre ans que nous sommes mariés, mon ami, nous allons bientôt fêter nos noces d'argent.
—Oh! bien, attendons encore cinq ans et nous fêterons la guerre de Trente ans.

Théâtre National Français
SEMAINE DU 7 JANVIER

MARIE-JEANNE
Drame en 5 actes, par d'Ennery & Malleau

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES: Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.
Prix Matinée, 10c, 20c. (Dim. excepté).—Soirs, 10c, 20c, 25c, 30c. Bell Tel. East, 1736
Entrée principale: 1440 rue Sainte-Catherine Tél Marchands 520

La semaine prochaine: Le Drame de Saint-Tropez

DR R. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
ANCIEN BUREAU DU DR PEPIN
268 rue St-Laurent
Tel Bell: E. 1745
Heures de Bureau: de 6 à 9 heures

ON DEMANDE à placer \$34,000 par Petit Montant à taux bas.
JEAN-CH. BRAZIER.
Bell Tel. M. 3784. 97, ST-JACQUES

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France

RIPANS

BONNES RAISONS POUR FAIRE USAGE DES RIPANS

Elles guérissent les désordres gastriques et du fonctionnement de l'estomac et améliorent la santé de tout le système en mettant chaque organe en action.
Elles stimulent la production normale du liquide gastrique.
Elles empêchent la fermentation de se produire dans l'estomac et les intestins.
Elles enlèvent les douleurs gastriques et intestinales.
Elles agissent tout de suite et continuent à agir aussi longtemps que la nourriture fait son travail de digestion.
Elles coûtent cinq cents pour dix pastilles dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulagé. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

ASTHME

Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Esq., greffier de la ville d'Ottawa, dit: "Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus."

J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

DR J. M. SAWERS,
132, MacDonnell Ave., TORONTO.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3881

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

J.A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LE DRAME DE ROSMEUR

PREMIERE PARTIE

LE MYSTERE

(Suite)

—C'est pourtant la propre veuve d'Alain Le Breton. Il y a un an environ. Depuis quelques jours, à ma demande, elle est venue habiter ici auprès de sa petite fille, la jeune paysanne qui nous sert. C'est elle qui détient les clefs du château. Il nous suffira d'évoquer le nom du comte Colman de Rosmeur pour qu'elle mette ces clefs à notre disposition. Nous pourrions donc, demain matin, retourner sur le théâtre du drame et y interroger les lieux à défaut des hommes. Peut-être nous fourniront-ils quelque utile indication ?

L'hôtelier se sentit comme subjugué par l'assurance de ces paroles. La sympathie qu'il éprouvait pour Lebreton devint de l'admiration :

—Monsieur, dit-il, vous êtes passé maître dans toutes les ruses de la diplomatie, ou bien vous possédez un talisman d'une irréprochable valeur, pour parvenir ainsi, du premier coup, à retrouver un témoin que j'aurais cru volontiers mort et enterré. Je connais tout le pays, mais je n'aurais jamais soupçonné que la petite Madec fût apparentée d'aussi près aux deux vieux Le Braz.

—Eh bien ! Maintenant, vous le savez, reprit Colman, et, comme vous nous avez, à plusieurs reprises, affirmé votre sympathie, je ne pouvais mieux la reconnaître qu'en vous donnant, à mon tour, une marque absolue de ma confiance en vous.

Et il tendit la main à son interlocuteur, qui la serra avec toute la force d'une sincère affection.

—Demain donc, poursuivit Lebreton, nous retournerons à Rosmeur avec les clefs ; j'essaierai même d'emmener la vieille Jeannci avec nous. Elle pourrait nous être d'un précieux concours si elle consentait à parler de ces douloureux événements.

En attendant, c'est à-dire en mangeant notre maigre dîner, nous pourrions échanger nos idées et nos réflexions sur tout ce que nous savons.

Et afin qu'il n'y ait aucune hésitation et que nous puissions nous aider mutuellement, il convient que chacun de nous s'éclaire des lumières d'autrui. Or, présentement, c'est vous, M. Kerjan, qui êtes notre maître. C'est à vous de guider nos recherches.

—C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, monsieur, se récria l'hôtelier.

—Je ne vous répéterai pas ce que j'ai eu l'honneur de vous dire déjà, à savoir que vous seules êtes à même de nous diriger, ne fût-ce que dans le choix, le rejet ou l'acceptation des hypothèses qui peuvent s'accorder avec nos opinions ou nos soupçons. Faites-nous donc connaître votre propre sentiment en même temps que celui du public sur le mystérieux problème qui nous sollicite.

—Mon sentiment compte pour peu de chose en un pareil amoncèlement de jugements opposés, prononça modestement l'hôtelier. Cependant, si vous y tenez, je vous le ferai connaître, mais après vous avoir mis au courant des bruits qui courrent mystérieusement dans toute la région.

Et, sur le désir renouvelé de ses deux compagnons, Kerjan raconta tout ce qu'il savait par oui dire.

L'opinion avait été très émue sur le moment même et, comme l'esprit très simpliste des paysans donne aisément tort à ceux que l'autorité soupçonne, le premier jugement de la foule s'était prononcé contre Paul de Rosmeur et ses deux vieux serviteurs.

Mais ce premier jugement n'avait pas été de longue durée.

Dès avant l'ordonnance de non-lieu, un revirement s'était produit qui avait entraîné l'unanimité des suffrages.

L'impossibilité de trouver, non-seulement un motif plausible, mais même une vraisemblable à un aussi odieux attentat, le souvenir de la taciturne existence du jeune châtelain, de sa bonté souriante à l'égard de ses concitoyens, la fidélité et la droiture des deux vieillards attachés à son service, avaient promptement fait justice des hypothèses contradictoires mises en avant pour tenter d'expliquer un fait en lui-même inexplicable. Et l'on était revenu tout de suite à la fantaisie la plus échevelée dans le domaine du merveilleux. Le surnaturel avait recouvert tous ses droits.

Tout ceci n'était que le contingent des rumeurs recueillies par l'ancien greffier. Il y ajouta l'appoint de ses propres suppositions.

—Elles se réduisent, —dit-il, à ce que j'appellerai sans prétention le minimum de la certitude. Par exemple, ce minimum me paraît aussi fermement établi que possible, et il se résume en cette double évidence.

Premièrement : les auteurs du crime furent des étrangers au pays ;

Deuxièmement : la victime fut intentionnellement conduite en ce lieu dans le but d'égarer l'opinion et de lancer sur une fausse piste les recherches de la justice. Or ce but fut trop bien atteint pour qu'on n'ait pas le droit d'en conclure à une longue et savante préméditation.

—Maintenant, —poursuivit Yves Kerjan, après une pose de quelques instants, —cette double certitude me sert de point de départ pour ouvrir la voie ; deux hypothèses extrêmement probables elles-mêmes fondées sur les faits et permettant d'introduire une induction sérieuse.

Voici ces hypothèses.

La jeune morte ne portait aucune trace de violences extérieures. Elle n'avait eu à subir ni outrages, ni brutalités. Elle était vêtue avec une élégante simplicité et appartenait manifestement aux classes opulentes de la société.

Il ne semblait donc pas que le vol eût été le mobile du crime, malgré la déclaration de la vieille hôtelière concernant le sac de voyage disparu. Pour ma part, je ne vis dans la disparition de ce sac qu'une tentative maladroite pour détourner les soupçons, et cette maladresse me parut choquante dans un meurtre aussi habilement combiné.

Je dois dire que l'annulaire de la main gauche portait la marque que laisse au doigt une bague habituellement portée. De là pouvait sortir la présomption d'un vol commis sur le cadavre. Mais il était impossible d'appuyer une telle présomption, la jeune fille ayant fort bien pu retirer cette bague elle-même. Il fallut donc l'abandonner.

Mon hypothèse rejette donc absolument toute tentative fondée sur un mobile de cupidité. Et, contraint de me fournir une explication à peu près satisfaisante, je n'en puis trouver qu'une.

La jeune fille assassinée devait détenir par devers elle soit quelque profond secret intéressant quelque famille que sa disparition pouvait servir, soit quelque

droit incarné en elle, qui tenait en échec des ambitions violemment sollicitées par l'appât d'une grosse fortune.

Quant à supposer un crime "passionnel" on ne le pouvait en présence de cette virginale dépouille, que l'on avait respectée dans la mort.

—Tout ceci est merveilleusement raisonné, monsieur Kerjan, fit Lebreton d'une voix qui tremblait un peu, et mes informations personnelles me permettent de corroborer vos inductions. Si la morte n'avait subi aucune violation, ce n'était peut-être point parce que le meurtrier avait reculé devant un forfait aussi monstrueux, mais plutôt parce que, contraint par les événements de choisir entre la satisfaction de sa cupidité et celle de ses appétits, il avait préféré servir les premiers même au détriment des seconds.

—Ce que vous dites là est fort juste, monsieur, reprit Kerjan, mais sur quelle apparence fondez-vous une telle hypothèse ?

—Je répondrai à votre question, monsieur, quand vous m'aurez dit s'il est possible de trouver quelque témoin susceptible, après sept ans écoulés, de reconnaître la victime sur le portrait d'une autre jeune fille.

—Ce témoin, monsieur, il est facile de le trouver et vous n'aurez même pas à chercher pour cela : c'est moi.

Testis unus, testis nullus, vous connaissez l'adage, monsieur Kerjan.

—Sans doute, mais, en dehors de moi, on en peut trouver plusieurs autres, ne fût-ce que parmi les magistrats qui intruisirent l'affaire.

—Monsieur Kerjan, —demanda Lebreton, —vous ne m'avez point dit sur quelles données le juge d'instruction qui interrogea Paul de Rosmeur basa son interrogatoire ni quel genre de questions lui furent posées ?

Un pli se creusa profondément sur le front de l'ancien greffier. Il hésita à répondre. Puis il dit, quoique avec une visible répugnance :

—Vous touchez là, monsieur, à des souvenirs qui me sont extrêmement pénibles, car ils évoquent la période la plus oruelle de mon existence.

—Je dois deviner, —reprit le jeune homme impitoyable, —celle où vous dûtes donner votre démission ?

—Comment savez-vous ? —se récria Kerjan qui, cette fois, n'essaya pas de cacher son étonnement.

—Comment je sais ? Mais par vous-même. Ne venez-vous pas, par cette simple exclamation, de me montrer que je devinais juste.

—Eh bien, soit ! avoua l'hôtelier, avec une farouche énergie ; que vous l'avez su ou que vous l'avez deviné, il n'importe ! Ce qui est vrai, c'est que j'ai donné ma démission, contraint et forcé, au moment même où la vérité allait se faire jour, au moment où, mis en présence du cadavre, Paul de Rosmeur, qui n'était point fou avant son arrestation, mais qui l'était bien réellement quand il fut rendu à la liberté, venait, par une exclamation inattendue, de faire comprendre aux juges qu'il reconnaissait la pauvre enfant assassinée.

Il y eut un moment de silence. Lebreton et l'Anglais avaient échangé un regard d'une poignante éloquence.

—Et... tenez ! —s'écria Kerjan —il en est un qui n'habite pas loin d'ici, à Morlaix, et je crois, monsieur Lebreton qu'il vous sera facile d'entrer en relation avec lui. Vous avez eu, en effet, l'occasion d'admirer et d'obliger même sa femme et ses filles.

—Ah ! —fit Colman avec un entrain trouble, —voulez-vous parler des trois dames que j'ai accompagnées à Keravilio ?

—D'elles mêmes, monsieur. —Or, monsieur Ferreix était Procureur de la République à Saint-Brieuc au moment du crime de Rosmeur. Il a pris sa retraite depuis. La magistrature debout n'était guère son fait. D'ailleurs, quoique déjà riche, il a vu s'accroître la fortune de sa femme qui était une demoiselle de Pengoaz.

Derechef, Lebreton et l'Anglais se regardèrent. Mais l'hôtelier de Saint-Efflam ne vit pas ce regard, qui lui eût donné à réfléchir.

Cependant, le dîner touchait à sa fin. On était au

dessert et, depuis quelques minutes, la conversation s'était alanguie.

Les deux compagnons de Kerjan s'étaient tu. Une immense émotion pouvait se lire sur leurs traits. Pâles, haletants, la sueur au front, Colman Lebreton et Bertie Johnson suivaient avec un fiévreux intérêt la marche des révélations de Kerjan.

Et comme celui-ci s'était accoudé au bord de la table, le front sur sa main, Lebreton le pressa :

—Quelle était cette exclamation de Paul de Rosmeur ? demanda-t-il.

—Oh ! Elle n'était pas bien explicite. Le malheureux avait fixé sur la pâle figure un regard d'incommensurable désespoir. Il avait joint les mains, et, de sa gorge étranglée, un nom, un nom seulement avait jailli : "Blanche ?"

—Et... ce fut tout ?

—Ce fut tout.—Il n'y eut pas de nouvel interrogatoire. Le jeune homme fut examiné par le médecin légiste qui le déclara privé de raison. Quant à moi appelé chez le substitut, je fus invité à supprimer dans mon procès verbal la mention de l'incident. L'ordre en était venu de Saint-Briec et peut-être de plus loin. Je refusai.

Ce fut une lutte terrible entre le parquet et moi. On essaya de me convaincre d'abord que cette "omission" était une bonne action qui rendrait plus facile l'ordonnance de non-lieu qu'on allait rendre en faveur du jeune homme, "retenue irresponsable".

Je fis remarquer que cette mention ne déchargeait point Paul de Rosmeur de l'accusation matérielle, qu'elle l'innocentait seulement au point de vue de la responsabilité morale, et qu'elle sauvait les vrais coupables.

Le substitut se rendit à mes raisons, mais n'osa par s'inscrire en faux contre l'avis de ses supérieurs hiérarchiques. A la suite d'une violente altercation, je lacérai le registre en arrachant la page paraphée sur laquelle j'avais inscrit le procès verbal. Dès ce moment le conflit devenait violent. C'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Que pouvais-je faire contre d'aussi puissants adversaires ?

Le secret de l'instruction tenait entre le jeune juge qui l'avait conduite et moi. Or le juge de l'instruction "ne se souvenait plus de l'incident". Déjà assez médiocrement noté, à cause de mon indépendance, je fus vaincu. On ne voulut pas me révoquer, ce qui eût peut-être été dangereux ; on exigea ma démission. Je la donnai. Les bruits les plus désobligeants circulèrent sur mon compte. D'humeur peu endurante, je souffletai un jour le juge en le traitant de menteur. Il se vengea en me faisant condamner à un mois de prison pour coups et blessures.

Avec le produit de ma charge, revenue à perte, je voyageai. Il y a deux ans, je suis revenu au pays où je me suis établi hôtelier.

—Voilà mon histoire, messieurs. Maintenant, vous savez quelle part j'ai prise à ce lugubre drame.—Ai-je besoin de vous répéter que, désormais, je suis acquis à votre cause, et que c'est entre nous à la vie, à la mort ?

Spontanément, Lebreton et l'Anglais tendirent leurs mains à cet honnête homme, victime lui aussi du crime mystérieux qui avait causé la mort de deux innocents.

—Cette feuille que vous avez arrachée au registre, monsieur Kerjan, l'avez-vous conservée ?—questionna Bertie Johnson.

—Je me serais bien gardé de la perdre,—répliqua l'hôtelier.—Elle est un document que je tiens à votre disposition.

—Très bien !—intervint Lebreton,—voilà que nous avançons sur le terrain des investigations. Pouvez-vous nous dire le nom du juge d'instruction souffleté par vous et sauriez-vous qu'elle a été la suite de sa carrière ?

—Oh ! bien volontiers, monsieur. Il se nomme Léopold Lorrain. C'est un Méridional d'origine, qui a rapidement fait son chemin. D'ailleurs, il n'a pas fait son chemin dans la magistrature. Neveu d'un homme d'Etat en vue, il s'est jeté dans la politique et est devenu député d'un département au centre. Il paraît

qu'il a un fort bel avenir devant lui et qu'à la Chambre on fait le plus grand cas de sa personne et de ses talents.

Le dîner était terminé. Lebreton demanda gaiement :

—Quelle distance y a-t-il exactement de ce point de la côte à Saint-Efflam, monsieur Kerjan ?

—Un peu plus de douze kilomètres, monsieur.

—C'est un parcours que l'on fait aisément à pied en se promenant.

—Vous plairait-il que nous rentrassions à l'hôtel avec vous ?

Je réfléchis qu'une visite aux ruines pour demain n'est pas indispensable. Nous pouvons la différer d'une semaine sans inconvénient, et nous aurions profit peut-être à devenir vos hôtes pour la durée de la saison.

—Vous savez que vous serez les bienvenus chez moi. Il me reste précisément deux chambres. Il y a une affluence de baigneurs, et je suis convaincu que le séjour de Saint-Efflam ne vous déplaira point.

—Ecoutez donc, monsieur Kerjan.—Nous avons laissé nos bagages à Lannion, à l'hôtel de France. Pouvez-vous les faire prendre demain par une de vos voitures ?

—Rien ne sera plus facile, messieurs.

Lebreton paya à la jeune fille le prix du dîner. Il était sept heures du soir environ et le soleil était encore assez haut sur l'horizon. De clairs rayons dorèrent les pampres de vigne vierge et le lierre de la tonnelle. Avant de remettre son portefeuille dans sa poche, Colman en retira un objet enveloppé de papier de soie avec un soin délicat.

C'était une photographie d'une exquise perfection représentant, en un médaillon ovale, une adorable tête de jeune fille.

Il mit le portrait sous les yeux de l'hôtelier et lui demanda :

—Connaissez-vous cette jeune fille ?

L'ex-greffier se redressa, violemment ému :

—Mais... c'est la morte des ruines, la jeune fille assassinée !—s'écria-t-il.

—En êtes-vous bien sûr ?—insista Colman.

—Absolument sûr—affirma de nouveau l'hôtelier, dont les yeux ne quittaient pas l'image.

Lebreton tira une seconde photographie de son portefeuille et la tendit derechef à son compagnon en disant :

—Ne serait-ce pas plutôt celle-ci ?

—Mais... c'est la même,—fit Kerjan avec un accent où il y avait en même temps un doute et une interrogation.

—Non,—fit la voix grave de Colman,—ce n'est point la même.—Regardez attentivement, monsieur Kerjan, car votre réponse va avoir une importance capitale et décisive. Ces portraits sont ceux de deux jeunes filles, de deux sœurs, mortes toutes les deux dans la même année. Lequel des deux vous semble représenter plus exactement la pauvre enfant morte à Rosmeur ?

L'hôtelier plaça les deux photographies côte à côte sur la table et s'absorba dans une muette contemplation.

A la fin, il releva la tête et, la voix assurée cette fois, la certitude dans le regard, il répondit :

—Le portrait de la morte est celui que vous m'avez présenté le premier.

—Vous en êtes absolument sûr ?

—Absolument sûr. La morte était blonde, et, autant que l'on en peut juger sur une photographie, la jeune fille que voici était une blonde, tandis que l'autre devait être châtain foncé, presque brune.

—Mais il y a mieux : le procès verbal de constat mentionne la présence au menton de la morte d'un signe velouté qui donnait à sa physionomie la grâce piquante d'une marquise du dix-huitième siècle. Ce signe, que je me rappelle fort bien, je le retrouve sur la photographie. Il n'y a plus aucun doute pour moi. Voici le portrait de la pauvre enfant assassinée.

Il remit les deux images à Lebreton qui ajouta, en matière de sentence :

—Vous avez de fort bons yeux et une excellente

mémoire, monsieur Kerjan. Je vous en félicite et je m'en réjouis pour nous-mêmes.

Il referma le carnet, qu'il remit dans sa poche, et donna le signal :

—En route, messieurs ! Nous pouvons encore arriver à Saint-Efflam avant que la nuit soit trop noire.

Les trois hommes prirent la route qui poudroyait sous le couchant, s'arrêtant, de temps à autre pour contempler l'admirable panorama qui se déroulait sous leurs yeux.

Quand ils atteignirent le coude par lequel la route s'amorce au chemin de grève, au dessus de Saint-Michel, Lebreton, étendant le bras, désigna une masse rocheuse qui se détachait au nord, au-dessus de la mer calme et pleine :

—Je vous conduirai un de ces jours sur ce point de la côte, pour vous y montrer l'endroit où le pauvre vieux Le Braz fit, il y a trois ans, la chute malheureuse qui détermina sa mort.

VIII

SILHOUETTES DE BAINNEURS

Cette année là, décidément, les petites plages du nord de la Bretagne furent plus fréquentées que les années précédentes. La chose tint sans doute à une réclame habile, peut-être à cette nomenclature assez rudimentaire que fit le *Petit Journal* des "petits trous pas chers". Il est certain qu'une foule des plus mêlées, des plus bigarrées même, afflua dans ces coins perdus de notre admirable côte de la Manche, y apportant, avec les mœurs les plus diverses, la sottise propre aux grandes villes et particulièrement à Paris.

Ce fut une avalanche de boutiquiers, de petits commerçants, de petits employés, ravis de pouvoir s'offrir à bon marché les agréments d'une villégiature estivale. Ce peuple de snobs et de niais s'abattit comme une nuée de sauterelles sur toutes les plages où l'on trouvait des hôtels à quatre ou cinq francs par jour.

De Dinard et de Paramé jusqu'aux pointes rocheuses de l'Aber-Vrac'h, ce fut une descente grotesque et dévorante de baigneurs de tout âge et de tout acabit.

Parmi les plus courues de ces stations, Primel et Carantec furent les mieux pourvues en Parisiens. Et de ces deux extrémités, prises comme quartiers généraux, la foule des badauds poussa des reconnaissances dans toutes les directions, s'éparilla en excursions dans tout le voisinage, avec cette curiosité avide de papotages qui profane tout ce qu'elle touche.

Il y avait quarante-huit heures que Lebreton et Johnson étaient installés à Saint-Efflam lorsque, par un radieux après-midi, un grand break à trois chevaux s'arrêta devant l'hôtel, venant de Saint-Michel en-Grève.

Ce break contenait quatre hommes et quatre femmes.

Les quatre femmes appartenaient à la classe des mondaines. Sur les quatre hommes, deux avaient des têtes de fêtards cyniques et vulgaires.

Les deux autres, plus corrects, se composaient des physionomies plus graves.

Juste à ce moment, Kerjan venait de s'asseoir auprès des deux hôtes dont il était devenu le ferme et fidèle allié.

A la vue des touristes descendant de leur voiture—un "Ah !" de surprise lui vint aux lèvres en saisissant le bras de Lebreton :

—Tenez, monsieur,—dit-il,—voici précisément l'un des hommes dont nous parlions avant-hier.

—Quel homme ?—interrogea Colman, qui n'avait point le souvenir présent.

—Mais monsieur Léopold Lorrain, le député, mon juge d'instruction que j'ai si bien souffleté, il y a sept ans.

—Ah !—firent simultanément les deux amis, avec une intonation pourtant différente de celle qu'avait eue Kerjan. Car, en celle-ci, il n'y avait que de la

surprise. Dans celle de Johnson et de Lebreton vibré une sorte de satisfaction.

Cependant les huit excursionnistes s'étaient avancés, le verbe haut, l'allure impertinente, vers la terrasse du café. Kerjan s'était levé. Il avait soufflé, en riant, dans l'oreille de ses compagnons :

—Doucement. Je m'éclipse. Il ne faut pas qu'il m'aperçoive, car il s'en irait. Tout à l'heure, quand ils seront attablés devant leurs consommations, je me montrerai, et vous pourrez apprécier l'effet de la tête de Méduse.

Et, ce disant, l'hôtelier s'éclipsait, laissant aux garçons le soin de servir les nouveaux arrivants.

Ceux-ci vinrent s'asseoir à l'une des tables placées en face des deux amis, qui déjà dévisageaient obstinément l'ancien magistrat.

C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une corpulence qui semblait le menacer, sous un délai assez rapproché, d'une obésité précoce. La face avait cette banalité prétentieuse et gourmée des gens qui, sans mérite personnel, ont pour eux d'être les favoris de la chance.

Une certaine astuce toutefois se lisait dans les prunelles bleuâtres et indécises, en même temps qu'une insolence fondée sur la foi au succès qui avait constamment jusqu'ici couronné les entreprises du personnage.

—Que penses-tu de cet homme, Bertrand ? — demanda à voix basse Lebreton à l'Anglais.

—Je pense, mon cher Colman, —répondit celui-ci, — que nous avons devant nous un sulfureux imbécile, capable peut-être de devenir malfaisant à l'occasion, mais par impulsion d'autrui. Ce n'est là qu'un comparse dans le drame qui nous occupe, et nous devons chercher plus haut les responsabilités. Kerjan ne nous a-t-il pas dit que celui-ci avait agi par ordre ?

—Ton jugement concorde avec le mien. Oui, Kerjan a raison, cet homme n'a dû être qu'un instrument. Il me tarde de voir quelle mine il va prendre au moment où notre hôte se montrera à lui.

Tandis qu'ils échangeaient ces réflexions, les nouveaux venus, avec une gaieté bruyante, commandaient des consommations variées, qu'ils accompagnaient des réflexions du goût le plus douteux, des critiques les plus platement bêtes sur le pays, les habitants, les mœurs.

Les femmes, élégantes et jolies, babillaient à bouche que veux-tu, montrant leurs dents en des rires forcés. Et dans cet intarissable caquetage, pas un mot intelligent, pas une syllabe d'esprit ne venait faire diversion à l'intarissable inutilité de l'entretien.

—Quelle partie carrée d'imbéciles ! — prononça à demi-voix, aux oreilles des deux jeunes gens, Kerjan, qui rentrait à ce moment. — Je gage que vous vous demandiez, sans être d'accord, quel est le plus bête de la bande ? Ne cherchez pas ; c'est M. le député Lorrain. Je le connais.

Cela fut dit d'un tel ton que les deux amis éclatèrent de rire, ce qui arrêta net les papotages de la bande.

L'un des quatre hommes, un des fêtards à têtes crapuleuses, assujettit son monocle sous son sourcil gauche et en essaya l'effet sur les irrévérencieux vis-à-vis qui s'étaient permis de rire.

Mais alors, très indifférent, Bertie Johnson se leva et l'aspect du colossal Anglais suffit à éteindre toute velléité provocatrice dans les regards du groupe interloqué. Il n'eut pas, d'ailleurs, à prendre longtemps des airs de matamore.

Yves Kerjan venait de se démasquer et montrait à ses hôtes sa figure fine et railleuse.

—Bien le bonjour, M. Lorrain, dit-il, en s'avancant vers les consommateurs. — C'est beaucoup d'honneur pour moi de vous recevoir sous mon toit. Je n'aurais pas osé l'espérer.

La face insignifiante du député était brusquement devenue cramoisie. Puis, presque immédiatement, ses yeux dépourvus d'intelligence avaient pris une expression de méchanceté qui fit dire à Lebreton :

—Ma foi, Bertie a raison. Cet idiot peut devenir malfaisant. Tant pis pour lui.

En reconnaissant l'homme que jadis il avait fait

condamner à la prison pour voies de fait sur sa personne, Lorrain avait changé de couleur. Le rouge lui était monté au front tant le souvenir de sa lâcheté lui avait été pénible. Mais la mansuétude de Kerjan, son obséquiosité feinte avaient suffi pour abuser la fatuité du personnage. Tout de suite il avait cru voir dans l'attitude humble, presque servile de l'ancien greffier une marque de déférence, et rassuré contre les indiscretions possibles de l'hôtelier, il se rengorgea et daigna répondre avec une noble condescendance :

—Tiens ! M. Kerjan, vous ici, maître d'hôtel à Saint-Efflam ? Vous êtes donc rentré au pays ?

—Comme vous le voyez, M. Lorrain, —répliqua Yves en réprimant une folle envie de rire— et charmé de vous compter parmi mes clients. Est-ce que vous avez l'intention de passer la nuit ici ? J'ai précisément quatre chambres libres.

—Entendu, monsieur. Nous retenons les quatre chambres pour nous et nos femmes.

Soudain une intervention du dehors vint faire une diversion en détournant les attentions.

Une seconde voiture venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel et sept personnes en descendaient rapidement.

—Monsieur Kerjan, —cria du seuil une voix chaudement timbrée qui fit tressaillir Lebreton, —pouvons-nous remiser chez vous ?

Pour le coup, l'hôtelier délaissa le député et sa compagnie et s'avança le chapeau à la main vers l'arrivante, qui n'était autre que Dina Ferreix.

Elle venait d'entrer, apportant la splendeur de sa beauté dans l'estaminet en plein vent, éblouissant les regards. Derrière se montrait la petite Germaine de Pengoaz et Aliette Ferreix.

La blonde après la brune apparaissait comme le jour éclatant succédant à la nuit enivrante, et c'était le splendide contraste de leur double beauté, connue de Saint-Brieuc à Brest, qui avait soulevé la soudaine rumeur des admirations confondues.

A la vue des deux jeunes filles Lebreton et l'Anglais s'étaient levés, imités d'ailleurs par tous les hommes assis sur la terrasse.

Un peu confuses de la sensation produite par leur arrivée, les deux sœurs saluèrent d'une révérence circulaire. Mais en se tournant du côté de Colman et de son compagnon, elles les reconnurent et Claudine ne put retenir une exclamation.

—Bonjour, monsieur, —fit-elle en s'avancant hardiment à la rencontre de Lebreton. —Que je suis contente de vous revoir !

Et elle lui tendit sa main gantée dans son *shake hands* tout à fait à l'anglaise.

Elle avait fait les premiers pas. Colman, quitta la table où il était assis et vint saluer Alix Ferreix. Puis, comme la mère s'approchait, elle aussi, le sourire aux lèvres, il en profita pour présenter aux trois dames son ami Bertie Johnson.

Déjà Mme Ferreix appelait à elle son mari.

—Aristide, dit-elle, je tiens à rappeler devant tous que M. Lebreton ici présent est le très aimable voyageur, qui, il y a dix jours, a bien voulu se faire notre défenseur dans cet affreux hôtel des frères Garmin à Keravilio.

M. Ferreix répondant à l'appel de sa femme, se sépara des MM. de Myriès avec lesquels il s'entretenait, et vint avec la meilleure grâce du monde remercier les deux jeunes gens de leur intervention protectrice en faveur de sa femme et de ses filles.

—Je vous suis profondément reconnaissant, monsieur, dit-il à Lebreton, de l'empressement que vous avez bien voulu mettre à accompagner Mme Ferreix et j'ai su par elle-même que votre présence lui avait été plus qu'utile. Permettez-moi d'espérer que ce petit service rendu par vous nous sera comme un titre à votre amitié.

C'était le tour de Lebreton d'être embarrassé. Il trouvait à l'ancien magistrat un air de franchise et de bonté qui ne s'accordait point avec l'idée qu'il s'en était faite lorsque Kerjan lui avait appris que M. Ferreix était procureur de la République au moment de la découverte du crime de Rosmeur. Cette constatation qu'il faisait portait un nouveau trouble dans son esprit déjà plein d'incertitudes.

—Il n'est pas possible, pensa-t-il, que l'arrêt des poursuites ait été imposé par cet homme.

Tandis qu'il s'entretenait avec le père, les deux filles, stimulées par Germaine de Pengoaz, s'étaient emparées de Bertie Johnson et ne lui taisaient point l'admiration qu'elles ressentaient pour sa force prodigieuse depuis le dramatique incident de Keravilio.

Et il faut croire que l'expression de cette admiration enthousiaste ne déplaisait point à l'insulaire, car il riait de bon cœur aux compliments que lui décernaient les charmantes créatures avec un véritable luxe d'hyperboles.

Tout à coup, Germaine, emportée par un lyrisme candide, s'écria :

—Mais vois donc, Aliette, toi qui n'aimes pas les Anglais, monsieur n'a d'anglais que le nom. Il parle le français aussi purement que nous, sans le moindre accent. — Savez-vous, monsieur, qu'il faut savoir que vous vous appelez Johnson, pour croire que vous êtes Anglais ?

Et Bertie de répondre galamment :

—Voilà, ma demoiselle, que vous allez me faire regretter mon origine. Après cela, c'est peut-être vous qui avez raison. Je ne suis peut-être Anglais que par... accident—car ce nom de Johnson veut simplement dire " fils de Jean," et l'on peut être fils de Jean dans tous les pays.

Cette boutade eut un vif succès et, dès ce moment, les jeunes filles furent d'accord pour trouver que les deux amis étaient à la fois des hommes d'esprit et de courage. Quand sur le suffrage de trois femmes un homme, et deux *a fortiori*, obtiennent une pareille unanimité dans l'éloge, on peut assurer hardiment qu'ils ont conquis toutes les sympathies.

Les compliments du début échangés, on en vint à une conversation plus intime. Des questions, traduisant le mutuel intérêt qu'on se portait, furent discrètement posées.

—Vous comptez prolonger votre séjour à Saint-Efflam, monsieur ? — demanda discrètement Mme Ferreix à Lebreton.

—Nous pensons y rester une dizaine de jours, madame, sauf à y revenir après quelques excursions sur d'autres points de la côte, répondit Colman. — Et vous-même avez-vous l'intention de demeurer longtemps ici ?

—Ici, assurément, mais non à l'hôtel. Nous possédons, en effet, une propriété sur la route de Plouaret, au creux de la vallée du Pontaryar, et, pendant la saison, nous venons tous les jours prendre des bains sur la plage de Saint-Efflam.

Malgré lui, Lebreton sentit une joie profonde s'épancher en lui à l'audition de ces paroles qui lui annonçaient la permanence d'un voisinage cher à son cœur. Il n'osa pas s'avouer le sentiment étrange qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie.

Tout au contraire, la réflexion que lui suggéra l'analyse de ce bonheur inconnu jusqu'alors ne fit qu'assombrir son front.

—Je suis ici en justicier, pensa-t-il. — Toute pensée, tout rêve, tout espoir qui tendraient à me détourner du but que je me suis fixé ne sauraient être que profane à mes yeux. La justice est implacable, surtout quand elle veut être réparatrice d'une iniquité. Elle ne doit se laisser mettre sur les yeux le bandeau d'aucun aveuglement, d'aucune connaissance. Elle doit éloigner l'amour, elle doit punir sans haine.

Et tendant sa volonté en une inexorable résolution, il se jura de n'avoir de regards que pour l'œuvre d'expiation dont il se faisait l'instrument.

—Ils ont frappé un innocent qu'ils ont fait mourir de désespoir ; ils ont protégé les coupables en les dérochant au châtement. Quels que soient les auteurs de cette forfaiture, malheur à eux. Je les ai jugés et condamnés.

Or, comme il prononça mentalement cette sentence, Dina Ferreix passa devant lui et, derechef, l'âme qui s'imposait à elle-même sa dure mission tressaillait à la vue de la radieuse créature.

Car elle lui apparaissait miraculeusement belle, dans sa robe grise.

Et, comme elle se détournait, ses yeux noirs rencontrèrent le sombre visage de Lebreton. Il y eut

dans les prunelles de la jeune fille une expression de tristesse et d'effroi qui n'échappa point à Colman. Il comprit qu'un lien mystérieux attachait sa destinée à celle de cette femme si belle, et il eut comme la rapide divination d'une lutte plus cruelle à soutenir qu'il ne l'avait encore supposé.

Dina s'était rapprochée manifestement avec le désir de renouer plus étroitement l'entretien commencé à Keravilio et d'entrer plus avant dans l'intimité du jeune homme. Le regard de celui-ci l'avait éloigné.

Mais si Colman Lebreton affectait l'indifférence à l'égard de la beauté triomphante des demoiselles Ferreix, il n'en était pas de même du nombreux public de leur entourage et, plus spécialement du groupe dont le député Lorrain était le plus bel ornement. Telle avait été la sensation produite par l'arrivée des deux charmantes filles qu'elles étaient devenues le point de mire de tous les regards et que les quatre jolies mondaines elles-mêmes en avaient subi du coup un assez humiliant abandon.

Leur attention, trop vivement sollicitée du dehors, les avait entraînés hors de l'estaminet, et, maintenant, les quatre hommes, Léopold Lorrain en tête, se tenaient comme hypnotisés sur le seuil, tant est grand et tyrannique l'empire de la beauté sur le cœur et les sens.

Tout à coup, au milieu du groupe de dames, Lucien de Myriès jeta une exclamation de joie.

— Ah ! ce cher monsieur Lorrain ! Quel bon vent vous amène ici ?

Et il s'avança, la main tendue, vers le député assez confus de se voir reconnu.

Lui, il n'avait rien dit, bien qu'à distance il eut reconnu également son ancien collègue, M. Aristide Ferreix. Mais la beauté des filles de l'ancien procureur de la République, qu'il n'avait jamais vues avant ce jour, l'avait fasciné comme tous les autres au point de lui faire oublier toute la prudence d'attitude que lui imposaient les circonstances. Maintenant, il ne pouvait pas se refuser aux politesses de la rencontre. Lucien de Myriès par son intervention, lui avait fermé la retraite.

IX

INCIDENTS DE PLAGE

Lorsque, le soir venu, Lebreton se trouva seul dans sa chambre d'hôtel, en face de cette plaine de grève, en ce moment découverte par la retraite de la mer, les réflexions qui hantèrent son esprit furent pleines d'une morne tristesse.

Entre autres remarques qu'il avait pu faire, ce jour-là, une, surtout, lui était particulièrement cruelle.

Bertie Johnson, son compagnon et son ami, son associé dans la terrible recherche de justice qu'ils faisaient en commun, n'était pas venu, comme à l'ordinaire, lui faire part de ses pensées et recevoir les siennes en échange.

Il semblait même à Colman que le jeune Anglais avait évité sa présence. Ils s'étaient souhaité mutuellement le bonsoir avec une sorte de gêne, ou plutôt d'embarras, qui n'était pas de la froideur, mais qui semblait indiquer une souffrance que leur contact réciproque avait envenimée. Et c'était de là qu'était venue à l'esprit de Lebreton la réflexion qui l'avait assombri.

— Pauvre Bertrand ! soupira le jeune homme, c'est de grand cœur qu'il s'est associé à ma tâche, et rien, jusqu'ici, ne m'a donné lieu de douter de son dévouement. Mais n'ai-je pas trop demandé à ce dévouement ? Dans cette œuvre de justice, qui ressemble tant à une œuvre de vengeance, n'ai-je pas trop attendu de sa fermeté ? — L'homme le plus vaillant peut-il résister à l'amour ? Or, elles sont bien belles, ces créatures adorables qu'un étrange hasard, hostile sans doute à nos desseins, nous a fait rencontrer ainsi. Pourquoi lui reprocherai-je de s'être laissé prendre à ce mirage de l'amour, moi dont le cœur s'est mis à battre tout le premier sous l'éclair de ses grands yeux noirs ?

Il s'interrompit. Un pli douloureux s'était creusé entre ses sourcils.

Car, il était forcé de se l'avouer, une jalousie atroce se mêlait à l'incertitude du mal dont il était atteint lui-même. Il ne souffrait pas tant à la pensée de savoir Bertie amoureux d'une des demoiselles Ferreix que par le doute où il était de l'objet de cet amour.

Laquelle des deux jeunes filles aimait-il ? Était-ce la blonde Aliette ou la brune Dina ?

Et c'était ce doute qui torturait atrocement l'âme généreuse de Colman Lebreton.

— Ah ! misérable cœur humain ! — murmura-t-il, prenant une âpre volupté à se lacérer lui-même, — quel philtre magique te donnera jamais l'indifférence glaciale qui assure la suprématie de la volonté ? — Je me suis décréé à moi-même le renoncement et voilà que, comme le chien du jardinier, je ne puis souffrir qu'un autre profite du bonheur auquel je me refuse moi-même, vers lequel je me suis interdit de tourner mon espérance.

Il passa à plusieurs reprises la main sur son front pour en éloigner l'obsession. Elle revint impitoyable et creuser sa ride et enfoncer dans son cerveau le clou de son inéluctable présence. Le sommeil lui-même s'éloigna des paupières de Colman.

Il passa sa nuit accoudé à la fenêtre, l'œil perdu dans les noires profondeurs sous lesquelles on entendait bruir le souffle des grandes eaux et battre le pouls de l'Océan.

Dans ces ténèbres vivantes, pleines de l'horreur sacrée de l'invisible, Colman voyait se mouvoir des ombres, les unes tragiques et sinistres, lui rappelant la promesse de vengeance à exercer ; les autres, belles et suaves, avec des séductions de souffre, des tendresses du regard. Et les unes et les autres portaient des noms, avaient des visages connus d'êtres chers ou pleurés : Blanche de Pengoaz et Paul de Rosmeur, Alain Le Braz, Alix et Claudine Ferreix.

Le jeune homme s'étreignit le front avec une sorte de désespoir farouche.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, gémit-il, cette chose est-elle possible ? Auriez-vous ajouté cette amertume nouvelle à la coupe de fiel que je bois depuis sept ans ? Faut-il que je la laisse cette femme que je suis si près d'adorer, que j'adore déjà ? Faut-il que je la frappe, elle innocente, mais responsable du crime d'un autre, du déni de justice infâme qui a ôté la vie, la raison et l'honneur à deux autres innocents ?

Il se redressa le poing tendu dans un geste de menace.

— Eh ! qu'importe ! — J'ai juré aux morts, et je tiendrai mon serment. — On les a frappés sans pitié, sans merci. Non contents d'avoir accompli le crime qui a tué Blanche, on a voulu tuer Paul, et on l'a tué en le déshonorant. On l'a tué par le désespoir, la folie, afin qu'il y eût un responsable de l'attentat monstrueux, afin que les biens de la morte revinssent aux assassins.

Or, les biens de la morte sont revenus à ses héritiers naturels, et ces héritiers, c'étaient les Ferreix.

Il se tut comme s'il avait eu peur d'en dire davantage. L'angoisse qui l'oppressait faisait halèter sa poitrine et trembler sa voix.

Il se tordit les mains dans l'abandon de son impuissance. Un cri de douleur atroce monta en un vague murmure sur ses lèvres.

— Non, mon Dieu, non, cela n'est pas possible ! Elles sont innocentes, n'est-ce pas, et ce n'est pas elles que je dois frapper en frappant leur père ? Non, cet homme n'est pas le coupable et les apparences qui l'accusent sont fausses, elles mentent n'est-il pas vrai, mon Dieu ?

Les heures s'écoulaient dans cette tourmente de son âme, qui ressemblait à une agonie. On était en ces mois d'été où la lumière revendique ses droits longtemps avant que le soleil ne vienne prendre possession du ciel. Lassé de son insomnie, Colman ne voulut pas rester dans cette inaction sans repos. Il eut l'impatience du grand jour et du mouvement.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

12.—UN CRIME ETRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—LES NUITS DE CONSTANTINOPLE. (Le sac de cuir), par F. du Boisgobey, magnifique roman de 286 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en marquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gâteaux, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir marquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en marquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.